



**J**ACQUES-LOUIS DAVID naquit à Paris en 1748; il avait neuf ans quand son père, un honorable marchand de fer, fut tué en duel. L'enfant fut alors élevé par sa mère et par son oncle, M. Buron.

Mis au collège des Quatre-Nations, le jeune Louis montra beaucoup de goût et de dispositions pour le dessin, fort peu pour l'étude. On le confia à Vien, peintre de mérite au talent sévère, ex-pensionnaire de l'Ecole de Rome.

A cette époque, nombre d'artistes et d'hommes de lettres obtenaient la faveur d'être logés dans les bâtiments du Louvre, qui était alors une vaste ruche composée d'ateliers, de domiciles étranges, découpés et nichés dans les salons et les immenses galeries du palais. Or, David avait justement pour parrain l'excellent Sedaine, le charmant auteur, secrétaire perpétuel de l'Académie d'architecture. Il fit donner à son filleul un petit logement au Louvre, tout près du sien.

C'est là que le jeune peintre travailla seul, après avoir longtemps étudié dans l'atelier de Vien; c'est là qu'il tenta cinq fois de remporter le grand prix de Rome. La quatrième fois, découragé, il s'enferma chez lui pour se laisser mourir de faim. Heureusement, Vien arriva à temps pour le sauver.

Ce prix, tant désiré, fut enfin accordé à David en 1775; il avait vingt-sept ans. Ses premières commandes, l'achèvement du décor de l'hôtel de M<sup>lle</sup> Guimard et le portrait de cette célèbre danseuse, commencèrent à le mettre en lumière.

Nommé cette même année directeur de l'Ecole française à Rome, Vien s'empressa d'y emmener David. Ce voyage fut toute une révélation pour le jeune artiste, qui s'extasia surtout devant les peintures du Corrège, à Parme.

Pendant cinq années, il travailla sans relâche à Rome, admirablement guidé par Vien qui, fier d'un tel élève, le faisait travailler à la fois d'après l'antique et d'après les grands maîtres de l'école italienne.

Le premier tableau composé à Rome par David : *Saint Roch implorant la Vierge pour les pestiférés de Marseille*, lui attira les plus grands éloges du vieux Pompeo Battoni, le doyen des peintres italiens de l'époque.

De retour à Paris, en 1780, le jeune artiste affirma d'une manière éclatante l'orientation de son talent pur, sévère, plein de sève et de force, en produisant ces tableaux si popularisés alors par la gravure; *L'Andromaque pleurant la mort d'Hector* lui ouvrit les portes de l'Académie (1793).

A dater de ce moment, la renommée de David se répandit comme une trainée lumineuse. De la France, de tous les pays, accouraient les jeunes artistes avides de recevoir son enseignement. C'est d'alors que date la fondation de cette école célèbre qui a exercé une si longue et si profonde influence sur l'art et les mœurs du temps.

Un détail curieux : la cotisation mensuelle de chaque élève était de douze francs; le feu et les modèles se payaient à part.

Parvenu à la célébrité par la seule force de son talent, David, malgré ses brillants succès, restait



exempt de toute vanité. Tout à son art, qu'il adorait, il se trouvait simplement heureux de réussir dans la voie où il marchait avec une foi enthousiaste.

De mœurs austères, il cachait un caractère réservé, presque sauvage, un cœur bon et généreux.

Arrivé à trente-trois ans, il désira se former une famille.

L'histoire de son mariage donne un aperçu curieux sur son caractère aussi bien que sur les mœurs pleines de bonhomie de l'époque.

A Rome, David s'était lié avec le jeune Pécoul, fils de l'architecte-entrepreneur des bâtiments du roi de France. Plein d'enthousiasme pour son célèbre ami, Pécoul, dans ses lettres à son père, avait souvent parlé de son vif désir de le marier à une de ses sœurs. Quand David quitta Rome, il emportait une lettre de son ami pour M. Pécoul père, dans laquelle il parlait encore de ce projet, ce que David n'ignorait nullement. Mais soit oubli, soit distraction il ne remit pas la lettre au destinataire.

En récompense de ses travaux, on lui avait accordé un logement nouveau et plus vaste au Louvre; cela l'obligea d'aller s'entendre avec M. Pécoul, qui le reçut avec un fin sourire, en disant d'un ton de gronderie amicale :

— Comment, M. David, vous avez depuis deux ans une lettre de mon fils à me remettre et vous en connaissez le contenu? Il m'eût été agréable de vous voir mettre quelque empressement à établir entre nous des liens de famille...

Très flatté de ce reproche, mais un peu troublé aussi, David répondit en balbutiant, s'excusant sur son manque de fortune, sur l'obligation où il était de se consacrer entièrement à son art... Mais il songeait à part lui qu'il avait grand tort de refuser une alliance aussi avantageuse... Comme il disait qu'il lui serait agréable d'avoir une *petite alcôve* dans sa chambre.

— Pourquoi *petite*? répondit M. Pécoul. Je vous la ferai grande, et propre à recevoir votre femme, car enfin vous devez vous marier et je vous destine ma fille. Vous voulez vivre pour l'art? Eh bien! travaillez pour la gloire; moi je travaillerai pour votre fortune. Venez dès ce soir souper en famille et faire connaissance avec celle que je vous destine.

Ainsi se fit le mariage de David.

Un artiste de cette trempe et de ce caractère, ne pouvait jamais se croire arrivé à la perfection, ni se contenter de la renommée déjà acquise. Toujours plus, toujours mieux, était la règle de sa vie. Dévoré du désir de retourner à Rome pour y retrouver le grand enseignement des traditions de l'art grec, il regrettait amèrement de ne pouvoir faire la dépense considérable qu'un tel voyage nécessitait à cette époque.

L'excellent M. Pécoul sut le deviner. Il mit à la disposition de son gendre la somme nécessaire, et David partit pour l'Italie avec sa jeune femme.

L'influence de David sur son époque a été immense, telle que depuis nous n'avons plus rien vu de semblable dans le domaine des arts. On a souvent prétendu que les peintres et les musiciens dirigeaient le mouvement artistique de leur temps; nous croyons qu'ils sont plutôt le reflet, l'expression de la société où ils vivent, et qu'ils reçoivent aussi une impulsion première des penseurs, des savants, des écrivains.

A l'appui de cette opinion, nous allons jeter un rapide coup d'œil en arrière; nous verrons clairement les sources véritables où David puisa l'inspiration qui devait le guider dans une voie alors toute nouvelle et qui n'était en réalité qu'un retour aux traditions de l'art grec.

Comme les filons précieux qui vont s'épuisant dans la mine la plus riche et ne produisent plus que des matières d'ordre inférieur, l'école de peinture française et la grande école italienne avaient vu finir leur gloire, l'une avec l'art mièvre et faux de Boucher, l'autre avec les successeurs des Carraches. Longtemps alimentées par le double courant des traditions mythologiques et chrétiennes, elles en étaient arrivées à un complet épuisement.

Dès 1750, l'idée d'une rénovation artistique naissait dans l'esprit d'un groupe d'érudits florentins qui, par des études et des recherches sur les livres anciens et les œuvres d'art, s'occupaient de reconstituer l'antiquité.

Herculanum et Pompéi venaient de sortir des cendres sous lesquelles elles dormaient depuis dix-huit siècles. De tous côtés, des fouilles habilement dirigées amenaient la découverte de statues antiques, de débris de la vie gréco-romaine qui éclairaient d'un jour nouveau les recherches des savants.

A ce moment, une autre société d'érudits, d'antiquaires, d'habiles artistes arriva en Italie afin de poursuivre, à Rome surtout, leurs travaux à la source directe des traditions et des souvenirs de l'antiquité. La Ville Éternelle était alors un centre intellectuel et artistique des plus brillants. On sait quels progrès immenses les recherches et les travaux de Heyne et de Winckelman ont fait faire à la philologie et à l'archéologie, appliquées à la reconstitution des temps anciens. Il faut encore citer Lessing, qui publia son *Laocoon* en 1763; Mengs, l'érudit épris de l'antiquité, qui s'inspira des peintures retrouvées dans les villes mortes du Vésuve; le chevalier Hamilton, qui publia des travaux et des dessins très remarquables sur les vases de l'Etrurie; et enfin Gessner, avec ses fameuses *Idylles*, accompagnées de compositions exécutées par lui-même dans le plus pur goût antique.



Ces savants, ces artistes formèrent avec les Florentins le groupe qui donna la première impulsion à un retour vers la grandeur et la simplicité de l'art grec. Ce mouvement, déjà très prononcé à Rome quand David y arriva, l'était surtout lors de son deuxième séjour.

Il s'y trouva en contact avec des esprits éminents et tout un monde d'amateurs intelligents et cultivés, utiles collaborateurs des savants, qui vivaient au milieu des souvenirs de la Grèce et de Rome et n'avaient souci d'autre chose.

Le jeune peintre subit l'influence de ce milieu et s'y abandonna entièrement. Ce grand mouvement intellectuel l'enveloppa de toutes parts. Son génie s'en pénétra, y trouvant la formule qui satisfaisait ses aspirations et devait le conduire à une très glorieuse renommée. Il s'éprit donc de l'antiquité païenne avec cette sincérité, cette véhémence, cette profondeur de conviction qu'il devait apporter dans tous les actes de sa vie d'artiste et d'homme politique. Le *Serments des Horaces* (musée du Louvre) est le premier tableau fait par David dans cet ordre d'idées. Rapporté à Paris à son retour, en 1785, il y produisit une sensation extraordinaire d'étonnement et d'admiration.

Pendant les années qui suivirent, jusqu'en 1789, David apporta une complète rénovation dans les arts en produisant plusieurs de ses tableaux les plus célèbres, dont les sujets étaient toujours choisis parmi les actions héroïques de l'histoire grecque ou romaine : *Brutus rentrant dans ses foyers après avoir condamné ses fils*; *Socrate sur le point de prendre la cigüe*, ce dernier commandé par M. Trudaine au prix convenu de six mille francs, et payé dix mille, tant il en fut satisfait; *les Amours de Paris et d'Hélène*, pour le comte d'Artois, qui négligea toujours de le payer.

C'est par l'interprétation directe de la nature que David sut donner à ses personnages ce modelé solide, cette justesse de traits, cette pureté de lignes dont la perfection même est peut-être achetée aux dépens du mouvement et de la vie. Le premier de son temps, il chercha à mettre dans ses tableaux ce que plus tard on appela la « couleur locale », en faisant exécuter, d'après ses dessins et ses indications, les meubles et les costumes, qui devaient figurer sur ses toiles.

La haute société parisienne suivait les travaux du grand artiste avec une curiosité, un intérêt passionnés; elle prit goût à cette nouveauté, s'empessa de le suivre dans cette voie, et c'est ce qui amena bientôt un entier changement dans les vêtements et l'ameublement.

Plus de sièges moelleux aux contours arrondis; ils furent remplacés par des formes au galbe sévère, aux angles arrêtés; les bois laqués disparurent devant l'acajou sombre, décoré de

bronzes dorés copiés sur des modèles grecs. Toujours éprises de nouveauté, les femmes s'empressèrent de suivre le mouvement en réformant leur costume. On vit disparaître la poudre... plus de mouches, presque plus de rouge... adieu paniers, longs corsets blindés de baleines serrées, adieu les hauts talons à la Pompadour! Chevelures noires et blondes se portèrent flottantes et bouclées, ou se nouèrent sous les bandelettes d'or, comme dans les tableaux du maître. Hélène, Camille donnèrent la mode aux Parisiennes.

Ici se termine (1789) la première et brillante période de la vie artistique de David. Malgré la renommée qu'il avait acquise, sa vie privée était des plus simples. Voué au travail, absorbé par son art, il se délassait de son labeur par les douceurs de la vie de famille, entre sa femme et ses jeunes enfants.

Admiré, recherché par le monde le plus choisi, il trouvait encore du temps pour exécuter ces portraits merveilleux dont le musée du Louvre a recueilli quelques-uns, y compris le sien.

Les portraits de David, exécutés à des âges différents, nous montrent un visage à l'expression un peu dure dans la jeunesse, sérieuse et sévère, mais bienveillante, dans l'âge mûr, et toujours éclairé par des yeux extraordinairement vifs et intelligents. Il gardait à la joue, près de la bouche, une légère grosseur trace d'un coup de fleuret reçu dans sa première jeunesse, grosseur qui sans le défigurer, enlevait beaucoup d'expression à son visage, et augmentait chez lui une certaine difficulté de prononciation.

La révolution de 1789 enthousiasma David, le prenant par tout ce qu'il y avait en lui de noble et de généreux. Avec ce fond de candeur qui se trouve dans toute âme d'artiste, il se persuada que l'humanité allait soudain devenir meilleure, par l'application des grands principes de liberté et par l'imitation des sublimes vertus de l'antiquité républicaine. Là est l'explication véritable de l'exaltation très sincère, avec laquelle il prit part aux événements de cette époque tragique.

Entièrement convaincu, dévoué à ses opinions, il risqua sa tête en les soutenant, et jamais n'en recueillit aucun profit. Différence sensible, et tout en son honneur, d'avec les politiciens de notre temps, qui ne voient dans la vie politique qu'une carrière à exploiter le plus fructueusement possible.

L'ère révolutionnaire amena une modification complète dans la manière de David. Sa renommée, ses opinions, le désignaient naturellement comme le peintre des actes et des hommes de la Révolution.

En 1790, l'Assemblée constituante lui commanda de représenter le *Serment du Jeu de*



*Paume*, en lui assignant pour atelier l'église des Feuillants, près des Tuileries. Mais les événements allaient plus vite que son pinceau; un an après, il lui était devenu impossible d'achever ce tableau; les héros d'hier, devenus suspects, persécutés, dispersés, ne pouvaient plus poser devant lui.

Député de Paris à la convention, David fut en outre membre du comité d'instruction publique et du comité de sûreté générale. A deux reprises même il présida la Convention.

Pendant la durée de sa vie politique, il fit peu de peinture, et s'occupa surtout des questions qui intéressaient les arts, proposant des réformes utiles, comme la réorganisation du Muséum et la suppression d'abus criants.

Ami de Marat, de Robespierre, il les regardait, le premier comme un nouveau Phocion, le second comme un autre Socrate, tant ses illusions l'abusaient étrangement! Il vota avec eux la mort de Louis XVI. Ces redoutables amitiés faillirent lui coûter la vie. Dans une orageuse séance d'avril 93, il s'obstina à soutenir Marat, violemment attaqué par Pétion, qui lui cria :

— Mais c'est le dévouement d'un honnête homme en délire!... Tu t'en apercevras, David!...

C'est en 93 qu'il peignit le conventionnel *Michel Lepelletier de Saint-Fargeau*, assassiné par le garde du corps Paris; le fameux *Marat expirant dans sa baignoire*; la mort du petit tambour *Barra*, serrant sur son cœur les couleurs de la nation; les portraits de Bailly, de Prieur de la Marne, de Bazire, de Grégoire, etc., œuvres fortes et délicates, qui attestent la souplesse étonnante de son talent.

En traitant ces divers sujets avec le style grave, élevé, qui convient à l'histoire, David ouvrait à son génie une voie nouvelle par le retour à la simplicité, à l'interprétation directe de la nature. A ce moment, il paraît avoir complètement délaissé, presque oublié, l'emphase un peu théâtrale avec laquelle il peignait les sujets grecs et romains.

Cependant la Convention le chargea d'organiser ses grandes fêtes populaires pour célébrer, tantôt la prise de Toulon sur les Anglais, par un jeune général nommé Napoléon Bonaparte; tantôt l'apothéose, au Panthéon, du jeune Barra, ou la grande fête de l'Être suprême (prairial an II). Rien de curieux comme le détail de ces solennités, célébrées avec une pompe extraordinaire.

Peu de jours après la chute de Robespierre,

au 9 thermidor, David, violemment attaqué par plusieurs de ses collègues comme complice de Robespierre et ami de Marat, faillit être envoyé à l'échafaud; vigoureusement défendu par Thibaudeau et Legendre, grâce aussi au prestige de sa renommée, il en fut quitte pour quelques mois d'emprisonnement. Relâché, puis arrêté de nouveau et mis au Luxembourg, il y passa encore trois mois, pendant lesquels il charma ses loisirs de prisonnier en traçant l'esquisse des *Sabines*.

Qu'était devenue la famille David pendant les années de la Terreur? M<sup>me</sup> David, à qui la révolution inspirait une horreur profonde, éprouva un véritable chagrin de voir son mari se jeter ainsi violemment dans le mouvement politique. Elle resta cependant près de lui jusqu'à la mort du Roi; mais alors, elle le quitta, sans qu'il y eût brouille entre eux, emmena ses deux filles, et lui laissa ses deux fils.

Quand plus tard, elle apprit que son mari était menacé, arrêté, emprisonné, elle accourut près de lui. Jamais plus elle ne s'en sépara, et jusqu'à la mort de David dans l'exil, elle lui montra un dévouement, une tendresse inaltérables.

Rendu définitivement à la liberté en Brumaire an IV (26 octobre 1795) par l'avènement du pouvoir Directorial, David cessa de s'occuper de politique et l'art redevint la grande passion de sa vie.

La paix à l'intérieur et la sécurité revenues avec le Directoire, il y eut en France un long soupir d'allègement. Ce fut comme une éclosion universelle d'artistes, de savants, d'écrivains tels que Laplace, Cuvier, Bichat, M.-J. Chénier, N. Lemercier; David, Girodet, Gérard, Gros, ses élèves.

Le mouvement intellectuel et mondain reprenait au milieu d'une fièvre de plaisirs. Les mœurs policées et courtoises de l'ancienne société française reprenaient droit de cité, ramenées par une aristocratie nouvelle, composée des débris de la noblesse et de tout ce qui comptait par le talent, l'esprit, la beauté (1).

THOMÉ DE GAMOND.

(La fin au prochain numéro.)

(1) *Louis David, son Ecole et son temps*, souvenir de M. E.-J. Delécluze. — Paris, Didier, 35, quai des Augustins, 1853.

## ANECDOTE

Une femme vaine et ambitieuse demandait à Théano, fille de Pythagore, par quel moyen elle pouvait se rendre illustre :

« En filant votre quenouille, lui répondit-elle, et en prenant soin de votre ménage. »



# BIBLIOGRAPHIE

## EN ESCLAVAGE

PAR MADAME P. DE NANTEUIL

A deux reprises les ouvrages de M<sup>me</sup> de Nanteuil ont été couronnés par l'Académie française, et, loin de se reposer sur ses lauriers à l'exemple de bien d'autres, cet auteur nous paraît, d'année en année, faire sans relâche de nouveaux progrès. Son dernier livre : *En Esclavage*, a un mérite d'actualité fort appréciable, en ce moment où tous les yeux sont tournés vers l'Afrique et où un généreux prélat dénonce tant de cruautés hideuses à l'indignation des peuples civilisés.

C'est pourtant sous le règne de Louis-Philippe que le colonel de Belcourt et sa famille s'en vont courir en Algérie de tragiques aventures, ce qui a permis à Myrbach, l'illustrateur du volume, de nous donner la plus charmante restitution des modes de 1830, coiffures à la girafe, manches à gigots, chapeaux... presque aussi ridicules que ceux sous lesquels aujourd'hui les jeunes femmes sont jolies.

Le roman commence rue de Sèvres, dans un vieil hôtel, au milieu d'une famille de la vieille roche très finement peinte, avec l'aide certainement de souvenirs transmis s'ils ne sont pas personnels. On n'invente point des types tels que ceux de la comtesse Antoinette, chanoinesse d'un chapitre de Bavière, qui fut *brigande* en sa jeunesse et n'échappa que par miracle aux noyades de Carrier. C'est un excellent portrait de grand'tante, un caractère original et inflexible soutenu avec une force qui fait grand honneur au talent d'observation ou d'évocation de M<sup>me</sup> de Nanteuil.

Autour de cette curieuse héroïne les personnages sympathiques ne manquent pas, depuis la charmante marquise de Lespine qui nous raconte d'une façon saisissante les « Mariages Républicains », jusqu'à la douce M<sup>me</sup> de Belcourt, la mère de ce petit Jean, qui devient le héros du récit; depuis le vieux serviteur Martin jusqu'à Léon le pleurnicheur, qui fait, en compagnie de son chien Azor, un voyage d'hiver si comique et si touchant, sur l'impériale de la diligence de Paris à Marseille; depuis le brave capitaine Sauvage, le patron de la *Bonne-Mère*, jusqu'à la gentille Marthe.

Les aventures, commencées à Paris, continuées au collège de Juilly, arrivent à leur point culminant dans la concession d'Algérie où des colons qui nous intéressent sont enlevés par les

Maures. Leur captivité, le voyage de la caravane à travers le désert, la vente de chair humaine au marché de Laghouat, les détails atroces de la traite des nègres, le combat naval entre la *Bonne-Mère* et le corsaire, tout cela compose un récit auquel ont part à la fois, sans se confondre, l'histoire et le roman. Le lecteur, tout en s'amusant, tout en passant des larmes au rire, tout en se laissant emporter au cours de ces aventures passionnantes, apprend d'une façon inoubliable l'histoire de l'une de nos plus glorieuses conquêtes.

Les livres de M<sup>me</sup> de Nanteuil ont toujours ce caractère de franc patriotisme; il y règne un accent militaire tout viril. Cette plume qui excelle à peindre les sentiments de la femme, de la mère, ressemble aussi parfois à celle d'un soldat; ajoutons qu'elle garde toujours, mérite plus rare qu'on ne pense, le ton de la très bonne compagnie (1).



## UNE ÉLÈVE DE SEIZE ANS

PAR ERNEST LEGOUVE

Le nom seul de M. Legouvé indique assez la très haute valeur de son livre dont il nous explique le but dans une courte préface. Cet éducateur exquis suppose une jeune fille de seize à dix-sept ans qui vient d'achever ses cours et, à côté d'elle, son grand-père lui donnant quelques leçons propres à éveiller chez elle deux qualités dont on ne se préoccupe pas assez, dit-il, dans l'enseignement actuel : la réflexion personnelle et l'imagination.

L'âge de seize ans n'est que le point de départ, l'élève grandit à mesure que les leçons avancent; c'est-à-dire que toutes les jeunes filles, et même beaucoup de jeunes femmes, pourront recevoir avec autant de profit que de plaisir ces leçons d'histoire, de géographie, de littérature, etc., dont les titres seuls sont séduisants, exemples : *Rôle de l'Enfant dans la poésie*; *la meilleure Amie des jeunes filles*; *Bonne âme*, *Belle âme*, *Grande âme*; *L'Éducation de Voltaire par ses logements*; *la Morale de La Fontaine*; *les Jeunes filles dans Molière*, etc.

M. Legouvé, en nous montrant quelle part ont

(1) *En Esclavage*, par M<sup>me</sup> de Nanteuil. 1 vol., illustré : 4 fr. Librairie Hachette, boulevard Saint-Germain.



eue les femmes dans le génie du xvii<sup>e</sup> siècle, prouve qu'il dépend beaucoup d'elles de former le jugement public en littérature. Leur opinion, toujours mêlée d'un peu de passion, entraîne celle des hommes et le seul moyen qu'elles ne poussent pas ceux-ci à aimer les œuvres prétentieuses et malsaines, c'est de leur apprendre à aimer le beau, d'allumer dans leur esprit *le feu qui dure*, le feu de l'enthousiasme bien placé (1).

### Dans les ténèbres de l'Afrique

PAR H.-M. STANLEY

Le prix élevé de cet ouvrage le place dans la catégorie des livres d'étrennes; nous ne pouvons nous dispenser de l'indiquer comme l'un des plus curieux qui aient paru depuis des années. Stanley n'est pas un écrivain, il manque de précision et de simplicité, il s'embarrasse souvent dans de longues phrases déclamatoires et son livre aurait gagné à nous être donné sous forme de notes, ce qui l'eût abrégé d'un bon quart.

Mais le sujet par lui-même est si intéressant ! Quel roman pourrait être comparé à cette prodigieuse aventure qui eut pour but avoué la recherche et la délivrance du prisonnier Emin-Pacha, gouverneur de la province de l'Equatoria ? La traduction, en dix langues différentes, a permis au monde entier de suivre le hardi explorateur américain à travers les régions merveilleuses de l'Afrique intérieure, dont on lui doit la découverte.

Ce qu'a souffert ce groupe d'intrépides lancés à travers tant de périls inconnus est inimaginable. Stanley porte la trace de ses fatigues sur son visage vieilli, dans son corps brisé. L'effort de courage qui lui a fait achever en quelques mois, avant de rentrer en Europe, une relation qui intéressait à la fois le monde savant, le monde politique et tous les amateurs si nombreux de féerie, — de féerie réelle et véridique, — n'est pas le moindre de ses hauts faits.

Les Américains veulent s'offrir le plaisir d'entendre raconter de vive voix, par le voyageur lui-même, ses misères et ses triomphes. Il doit aller leur décrire, dans une série de conférences, la Terre aux herbes, les Colosses de la Semliki, les cataractes du Rouvenzari, les brumes éternelles de l'Ousongora, les interminables pacages « mouchetés de troupeaux » qu'il traversa sur un espace de trois cents lieues avant d'arriver à l'Océan. Pendant ce temps, il ne tiendra qu'à

vous, mesdemoiselles, de goûter un amusement qui sera aussi une étude : les deux beaux volumes in-octavo, illustrés de 150 gravures, contiennent aussi trois cartes qui préciseront pour vous la géographie de l'Afrique ; n'est-il pas indispensable de la connaître un peu, au moment où nos intérêts coloniaux de ce côté sont l'objet de tant de débats ? Les femmes ne peuvent pas toujours se dérober à la conversation sérieuse qui se tient autour d'elles, et il est bon du moins de comprendre, dans tous les cas d'avoir des clartés suffisantes là-dessus, comme sur tout le reste (1).

\*\*\*

### THEATRE A LA MAISON

PAR MADAME B. VADIER

Ce livre charmant comble une lacune très souvent déplorée par les familles et dans les pensions. Où trouver, se demandait-on, des pièces courtes, amusantes et morales, que des enfants puissent jouer facilement, qui se fassent écouter d'un jeune public avec plaisir, d'où se dégage, sans qu'il y paraisse, une leçon de morale ?

M<sup>me</sup> B. Vadier a répondu, elle a donné cette série de petites pièces à trois ou quatre personnages que nous sommes parfaitement capables, nous autres, qui avons depuis longtemps laissé derrière nous l'enfance et même la jeunesse, de goûter et d'applaudir pour notre propre compte, tandis que les tout petits en feront leurs délices. C'est que chacune de ces mignonnes comédies est *écrite et pensée*. Les livres niais ne peuvent être de bons livres; ils sont dangereux presque à l'égal des livres immoraux, puisqu'ils empoisonnent de sottise l'esprit qui s'en nourrit. Or il y a beaucoup de livres prétendus moraux qui sont la niaiserie même. Il faut donc faire bon accueil aux vrais bons livres, honnêtes et spirituels à la fois.

Lisez : *Qu'en ferai-je ? les Enfants célèbres, la Fée, le Précepteur, la petite Nièce*, et vous me direz s'il ne se trouve pas là, en miniature, toutes les qualités nécessaires au talent dramatique : logique, bon sens, cette gaieté communicative qui fait jaillir le rire, cette sensibilité franche qui va droit au cœur. Puisse chacun des petits chefs-d'œuvre de M<sup>me</sup> Vadier avoir beaucoup de représentations (2).

TH. BENTZON.

(1) *Une élève de seize ans*, par E. Legouvé, de l'Académie française. 1 vol. illustré, 7 fr. Hetzel, 18, rue Jacob.

(1) *Dans les ténèbres de l'Afrique*, par H.-M. Stanley, 2 vol. brochés, 30 fr. — Hachette, 79, boulevard Saint-Germain.

(2) *Théâtre à la maison et à la pension*, par B. Vadier. 1 vol. illustré, broché, 7 fr. Hetzel, 18, rue Jacob.



## CONSEIL

### S'il faut écrire son journal.



EST là une question fréquemment soulevée dans le monde des jeunes filles, et comme elle est souvent aussi adressée à votre journal, mesdemoiselles, j'ai pensé que ce sujet intéresserait un certain nombre d'entre vous.

Il est complexe. Cette question dont je parle : Est-il bon d'écrire son journal ? n'aurait pas sa raison d'être si la réponse était facile, s'il suffisait d'un peu de bon sens pour la résoudre. Il faut donc que nous l'examinions ensemble en elle-même, d'abord, puis que chacune de vous s'examine, s'interroge, et décide, d'après les indications de la saine raison, s'il lui est utile ou nuisible de s'épancher sur le papier, de laisser la bride à son imagination, de scruter et d'inscrire ses pensées, de perpétuer l'expression de ses sentiments.

Ce qui rend un journal intime utile ou dangereux, c'est d'abord le but qu'on se propose en l'écrivant. L'expansion est naturelle aux jeunes filles ; mais parfois elles la détournent de leur véritable source, et, sous prétexte de déverser le trop-plein de leur cœur et de leur esprit, elles cachent soigneusement leurs idées et leurs sentiments à ceux qui pourraient et devraient les diriger, remplaçant de saines et douces confidences par le secret du cahier soigneusement caché, dans lequel peuvent s'étaler, sans crainte de la critique ou du conseil, mille pousses folles, mille jets imprudents. D'autres fois, l'amour-propre tient la plume ; on aime à se faire à soi-même son propre portrait, qui se trouve n'être bien souvent qu'un portrait de fantaisie, on se prépare une sorte de miroir moral plus ou moins au point, dans lequel on se plaît à se mirer et à s'admirer.

Si l'on n'a d'autre but, en écrivant un journal, que de satisfaire sa vanité, de se laisser aller à une vaine démanigaison d'écrire, ou d'épancher des sentiments soigneusement cachés à l'œil maternel, il est certes dangereux de se livrer à cette occupation, et elle est au moins bien inutile. Telle impression passagère, qui ne ferait qu'effleurer l'esprit si l'on ne se hâtait de la fixer sur le papier, prend tout à coup de l'importance, s'affirme et arrive à influencer les idées et la conduite. D'ailleurs, ce tête-à-tête avec soi-même développe chez certaines natures des germes d'exaltation et de sensibilité exagérée qui peuvent influer sur la vie entière.

Mais un journal peut être un ami et un conseiller en même temps qu'une satisfaction de cœur et d'esprit quand, y inscrivant comme en un mémorial les événements, les impressions, les sentiments de sa vie, on y cherche la lumière et l'enseignement, s'efforçant de penser droit, de voir juste, dégageant de toutes choses une idée saine, élevée, utile, recueillant les leçons que Dieu donne dans chacun des incidents de la journée, ayant le courage de se juger, s'encourageant parfois, sachant se condamner. Ne croyez pas que je parle ici d'un examen de conscience dont l'austérité éloignerait certes, de la plupart des jeunes filles, la fantaisie de prendre une plume. J'admets, dans une certaine mesure, le besoin d'expansion de la jeunesse. A l'âge où tout éclôt, où l'on assiste en soi-même à une fête perpétuelle, à un épanouissement radieux, il est naturel d'épancher sa joie, d'affirmer la vie qui déborde, et de prendre plaisir, en dehors de toute vanité, à la forme presque toujours gracieuse que prennent les idées et les impressions. Toute cette vie intense et charmante, c'est Dieu qui la donne ; pourquoi ne pas s'y plaire en lui rendant grâce ? Plus tard, on ressent un peu de bonheur à revoir ces traces de joie consignées en pleine jeunesse, de même qu'on retrouve un vague parfum en feuilletant l'album où l'on a fait sécher des roses. Il est encore légitime d'épancher ses peines ; mais quel écueil ici ! Au milieu des bonheurs intenses dont je parlais, il y a souvent un germe de mélancolie dont la douceur est perfide, et qui, si on le cultive, devient un arbre empoisonné dont l'ombre tue les joies et gâte la vie. A seize, à vingt ans, on croit souffrir et l'on irrite cette souffrance vague en s'y complaisant et en la déversant en des flots d'encre. C'est là que doit intervenir la raison, c'est là que l'âme doit primer l'imagination, et que l'énergie doit triompher de ce qui n'est pas dans l'ordre.

Pour résumer tout ce que je viens de dire, il ne faut pas écrire son journal s'il n'a d'autre raison et d'autre effet que de développer ce qui est mauvais, dangereux ou seulement inutile. Mais on peut l'écrire, on l'écrira avec fruit si, en y laissant l'écho de sa vie, on demande à cette vie ainsi déroulée au jour le jour son enseignement et son progrès. Car, après tout, il faut s'habituer à cette grande pensée que l'on est ici-bas pour devenir bons, encore meilleurs, et que, par une disposition providentielle, le bonheur est inséparable du devoir et du perfectionnement.

M. MARYAN.



# LA FEUILLERAIE



I

Le temps était lourd, orageux. Les flots de la rivière, en s'écoulant lentement, comme endormis, reflétaient un ciel gris, aux teintes plombées, coupées çà et là de plaques blanches et livides. Une brise chaude courbait légèrement les roseaux des berges et passait à travers le feuillage, presque sans l'agiter.

Le soleil manquait à ce jour d'été, fatigant, oppressif. Un malaise visible pesait sur tous les êtres ; les oiseaux se taisaient, les vaches brunes et rousses s'étaient laissées tomber sur l'herbe grasse de la prairie, un chien humait l'air avec inquiétude et poussait de temps à autre un hurlement plaintif.

La vie de la nature semblait suspendue par la menace de l'orage, par le fluide mystérieux répandu dans l'air. Mais l'activité humaine ne s'arrêtait pas, et des bâtiments de la fabrique groupés au bord de la rivière sortaient à la fois des rumeurs, des roulements de canions, des voix humaines, bourdonnement d'une ruche gigantesque, tandis que, s'échappant des fours construits régulièrement un peu à l'écart, une fumée lourde montait lentement et comme avec effort dans l'air raréfié.

Non loin de la fabrique se trouvait la maison du maître, un vieux manoir dont la partie la plus ancienne était bâtie en briques, et auquel on avait rajouté avec le temps ici une aile, là un pavillon, ce qui eût formé l'anachronisme le plus choquant, si les plantes grimpantes qui recouvraient de temps immémorial les briques décolorées ne s'étaient hâtées, dans leur rapide et généreux épanouissement, de cacher la nudité des murs modernes, et d'atténuer le contraste des larges fenêtres à balcon avec les petites ouvertures à vitres multiples d'autrefois. Grâce à ce fouillis de lierre, de roses du Bengale, de clématite et de passiflore, qui s'étendait en liberté et élevait ses pousses jusqu'au vieux toit tacheté de lichens, grâce aussi au jardin démodé, mais ombrueux, qui entourait la maison et descendait en pente douce jusqu'à la rivière, cette demeure était pittoresque, riante, et éveillait une idée de bien-être et de paix.

La grille donnant sur le chemin était toujours ouverte. La cour sablée était bordée par les écuries et les remises, et comme trois heures sonnaient à l'horloge de la fabrique, une américaine à l'ancienne mode sortit de la remise, tout attelée, et fit crier le gravier de la cour. Aussitôt, une femme d'environ soixante ans se pencha à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée.

— Jacques, il y a un colis à prendre à la gare, ne l'oubliez pas... Avez-vous tiré le vin de la cave ?

— Oui, mademoiselle, répondit le cocher, un vieil homme à la tête grise, qui jetait un dernier coup d'œil au harnachement de sa bête.

— Et revenez bon train, car il faudra puiser de l'eau fraîche, porter la table et aider à dresser le couvert sous la charmille... Mais j'y pense, reconnaîtrez-vous mon neveu ?

Le vieillard, qui montait tranquillement sur son siège, se retourna avec un sourire.

— Depuis que je ne l'ai vu, la barbe a dû lui pousser. Mais je ne m'y tromperai pas, mademoiselle, et d'ailleurs les voyageurs ne sont pas nombreux aux Aubettes.

La voiture s'ébranla. C'était un antique véhicule dont la pesanteur naturelle s'était accrue d'un nombre infini de boulons, destinés à assurer la sécurité de sa vieillesse, et qui ne roulait qu'avec un affreux bruit de ferraille. Le cheval était robuste, mais laid, et son allure avait plus de force que de vitesse. Comme l'équipage passait devant la fabrique, attirant aux fenêtres quelques enfants ou des jeunes filles curieuses, une voix impérative se fit entendre.

— Arrête, Jacques, je monte.

Un homme un peu moins âgé que Jacques, au visage excessivement coloré sous une forêt de cheveux blancs, et offrant avec la maîtresse du manoir une ressemblance frappante, se tenait sur le chemin, vêtu d'un léger veston et coiffé d'un chapeau de paille.

— Monsieur me permettra de lui dire qu'il n'est pas raisonnable, s'écria Jacques arrêtant son cheval, mais ne se pressant pas de descendre de son siège. Il fait lourd, l'orage menace. Monsieur avait son mal de tête ce matin, et M<sup>lle</sup> Sylvie ne le laisserait pas, bien sûr, aller à la gare sur cette route brûlante.

— Mêle-toi de tes affaires, je te prie, dit le vieillard d'un ton sec. Il ferait beau que ma sœur et mes domestiques m'empêchassent d'aller au-devant de mon neveu, que je n'ai pas vu depuis dix ans ! Allons donc, je ne suis pas encore tombé en enfance !

Il avait déjà ouvert la portière lorsqu'une voix



perlée poussa à la fois un cri d'appel et une exclamation d'étonnement.

— Mon oncle! Qu'est-ce que vous faites? Où allez-vous donc, s'il vous plaît, par ce temps détestable et avec les malaises dont vous vous plaignez ces jours-ci?

Une jeune fille venait de sortir en courant de la cour de la fabrique et posait la main sur la portière.

C'était une main d'enfant, petite et trouée de fossettes, qui avait tout juste la force de tourner la rude poignée de cuivre. Le vieillard ne chercha point cependant à l'écarter. Il avait, tout à l'heure, protesté avec colère contre l'ingérence dans ses affaires des femmes et des serviteurs; mais l'expression de son visage parut toute différente lorsque, demi souriant, demi confus, il rencontra le regard de la nouvelle venue.

Lui était extraordinairement grand et fort, et elle, à ses côtés, avait l'air d'une enfant ou semblait la miniature d'une femme. Ses traits, comme sa taille, étaient délicats, sa voix douce et musicale, ses yeux bleus tendres et pénétrants. Qui l'eût vue passer ou eût regardé sa physionomie au repos, l'eût certainement prise pour la personnification de la grâce dans la faiblesse. Cependant, le grand vieillard robuste crut devoir s'excuser.

— Oui, chérie, je sais combien tu soignes ton vieil oncle; mais enfin, je ne suis pas un infirme, et si je dois me renfermer chez moi et ne plus monter dans une voiture, autant vaut m'enterrer tout de suite! Voyons, mignonne, sois raisonnable.

— Certes, je le suis! Demain, si l'orage s'éloigne et avec lui vos maux de tête, vous ferez, si cela vous plaît, six ou sept lieues avec votre parent, et vous le lasserez vite, j'en suis sûre, bien qu'il ait quelque trente ans de moins que vous. Mais sortir à cette heure, sous cette chaleur lourde, quand vous êtes souffrant, c'est vouloir désoler tante Sylvie et m'inquiéter horriblement! Moi qui venais justement vous demander un conseil pour le dessin du nouveau service!

— Allons, monsieur, je manquerai le train, décidez-vous, dit Jacques d'un ton flegmatique.

Mais il parlait comme un vieil hypocrite, car il savait bien que c'était tout décidé, que son maître, quelque désir qu'il eût d'accueillir son neveu en hôte empressé, n'avait jamais su dire non à la jeune fille, qui détachait doucement de la portière sa grande et forte main.

M. de Sommerives poussa un léger soupir de regret.

— Allons, je reste, dit-il. Reviens vite, et dis à mon neveu que je serais allé au-devant de lui, si...

Mais le reste de la phrase était bien inutile. Jacques, bien qu'un retour de volonté de son maître ne fût pas à craindre tant que sa nièce était là, avait jugé à propos d'allonger un coup à son cheval, qui, surpris et fâché de ce procédé extraordinaire, était parti avec une sorte de fureur.

— Petite, ah! petite, c'est vraiment honteux, à mon âge, d'obéir ainsi à une mauviète comme toi, dit M. de Sommerives, souriant malgré lui au visage légèrement malicieux qui se levait vers le sien.

Nelly avait pris son bras, ce qui ne se pouvait faire sans qu'elle se haussât sur la pointe des pieds, et elle le ramenait doucement vers la maison.

— Est-ce qu'il serait digne de la force de résister à la faiblesse? Vous m'appellez souvent un tyran, oncle Aymard, mais vous savez bien, au fond, que je ne veux que vous garder contre vos imprudences.

— Est-ce que j'en commets tant que cela, mademoiselle Grognon? Et vraiment les rôles ne sont-ils pas par trop outrageusement renversés? Une petite fille de votre âge, qui ne devrait savoir dire que : Oui, mon oncle! prêcher sans relâche et prétendre me persuader que je suis vieux, malade, et que chaque pas ou chaque mouvement me jette vers la tombe! Ah! fillette, je suis plus fort, crois-le bien, que beaucoup d'enfants de dix-huit ans, et quand tu auras, comme moi, atteint cette soixantaine qui te paraît aujourd'hui une des limites de l'extrême vieillesse, je te souhaite d'être aussi robuste que le pauvre oncle auquel tu veux faire mener une vie de valétudinaire... En tout cas, tu t'étonneras de ne pas te trouver trop vieille, de te sentir le pied sûr, l'œil bon et le cœur chaud.

Il souriait, elle fit comme lui, puis, le regardant avec un œil si brillant qu'on eût pu y soupçonner une larme :

— Non, dit-elle d'un ton plus sérieux, je ne vous trouve pas vieux, vous le savez bien. Mais pourquoi m'obliger, nous obliger tous à vous rappeler que l'excès même de votre force est une menace, et que vous devez redouter ce que, ainsi que vous le dites, beaucoup de jeunes gens vous envieraient : la richesse excessive de votre sang?

Lui aussi redevint sérieux.

— Oui, oui, j'ai ma vie à ménager, dit-il avec une émotion soudaine, car mon œuvre n'est pas achevée; il faut, pour Sylvie et pour toi, que je relève la fabrique... A Dieu ne plaise que je parte maintenant!

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes de reproches.

— Quelle petite folle! s'écria M. de Sommerives, reprenant brusquement sa gaieté; c'est moi qu'on gronde, et c'est elle qui pleure! Allons,



parlons d'autre chose. Tu avais un dessin à me montrer ?

— Peut-être, mais ce sera pour demain. Vous allez rentrer avec moi ; je vous installerai sous la charmille, où vous aurez tout à l'heure l'agrément de voir dresser le couvert pour faire un repas comme vous les aimez tant. En attendant, je vous apporterai votre pipe, vos journaux, et pendant que vous vous reposerez, j'irai, pour vous être agréable, mettre ma robe neuve en l'honneur de votre neveu.

— C'est cela... As-tu vu si sa chambre est prête ?

— Oh ! ça, c'est l'affaire de tante Sylvie.

En ce moment, ils entraient dans la cour, et le profil de M<sup>lle</sup> de Sommerives apparaissait à la fenêtre. Elle se tourna vers eux, leur adressa un petit sourire et reprit son ouvrage, sans se douter que son frère, dédaigneux de ses instructions, avait voulu aller à la gare sur une route sans abri.

M. de Sommerives baissa la voix.

— Oui, mais, vois-tu, ta tante Sylvie, qui est parfaite pour veiller aux nettoiyages, choisir le linge, etc., ne sait pas bien ce qui peut être agréable à la jeunesse... Je suis encore plus ignorant qu'elle, moi ; mais peut-être que des bibelots ou des fleurs feraient plaisir à cet enfant.

Nelly se mit à rire.

— Il est toujours l'enfant de vos souvenirs et de votre cœur, cher oncle, mais il a tout près de la trentaine, si je compte bien, et à cet âge-là, voyez-vous, il y a des hommes qui n'aiment plus les fleurs, si tant est qu'ils les aient jamais aimées.

— Hubert est trop artiste pour ne pas aimer les fleurs, dit vivement M. de Sommerives.

— Que d'artistes ne les comprennent pas ! Ecoutez, mon oncle, j'ai mis un gros bouquet dans sa chambre ; ce bouquet n'est pas laid, — je ne sais pas arranger les fleurs d'une manière vulgaire. S'il prend la peine de l'admirer, je prendrai, moi, celle de lui faire, comme à vous, des petits bouquets de mon jardin... Et maintenant, je n'ai que le temps d'aller mettre ma robe... Comme tante Sylvie est tranquille ! Pour tenir les yeux si obstinément baissés, il faut qu'elle ait coulé des points ou qu'elle s'endorme sur ses Psaumes... Pauvre chère âme, cela lui est bien permis, elle a tant travaillé aujourd'hui !... Allez vite sous les arbres, mon oncle, vos journaux sont sur la petite table, et je vais vous envoyer une bouteille de bière toute fraîche... Vous verrez comme je vais être belle !

Et lorsqu'elle eut disparu, M. de Sommerives entendit le murmure adouci d'une chanson, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant. Il prêtait l'oreille, ne songeant pas à déployer ses

journaux ; ces notes harmonieuses valaient mieux que la politique, et aussi les paroles qu'il surprenait çà et là... Sa mère les avait jadis murmurées sur son berceau et celui de sa sœur jumelle, il les avait lui-même balbutiées en dansant des rondes enfantines, et aujourd'hui elles résonnaient comme un écho du passé dans la vieille maison, tombant des lèvres jeunes et fraîches de celle qui représentait l'avenir de cette demeure, et qui les répéterait à ses propres enfants.

Les enfants de Nelly ! Lui serait-il donné de les connaître ? Il était assis sous les tilleuls centenaires qui avaient abrité tous ceux de sa race qu'il avait connus... Son regard errait à travers leurs larges feuilles dont le temps n'avait pas affaibli la sève, et entre leurs troncs rugueux, il voyait la maison, assise dans son parterre de fleurs à l'ancienne mode et enveloppée de sa robe verdoyante. Mais il n'avait pas besoin de regarder tout cela. Il le voyait encore quand ses yeux se fermaient dans une intime rêverie... Comme il aimait ce vieux cadre qui n'avait jamais changé, ces murailles un peu branlantes que le lierre s'efforçait de soutenir et les roses de parer ; ces plates-bandes où, aux mêmes places, s'épanouissaient encore les fleurs préférées de sa mère ; ces fenêtres inégales où il avait vu apparaître des visages chéris... Non, le cadre n'avait pas changé, mais seul il était resté le même : les images avaient pâli, puis disparu ; des êtres et des choses qu'il ne pouvait plus voir qu'en fermant les yeux dans un recueillement plus profond et plus intime : les parents, le jeune frère, les deux sœurs, sa jeunesse à lui, avec ses joies, ses rêves, — oh ! ses rêves surtout ! Comment un rêve peut-il être si insaisissable et en même temps laisser au fond de l'être une trace tellement, ah ! tellement ineffaçable ? Car enfin, son rêve à lui, personne ne l'avait connu, — si, peut-être, sa sœur jumelle, qui ne lui en avait jamais rien dit, et l'avait encore plus aimé ; mais non pas, à coup sûr, l'innocente et radieuse fille qui en était l'objet. Un rêve, encore une fois, le songe d'un jour de printemps ou d'une nuit d'été... Et cependant c'était à cause de ce songe qu'il était encore là, à son âge, évoquant ses souvenirs, trouvant dans le passé le plus vif intérêt de sa vie ; c'était à cause de ce songe qu'il n'avait pu aimer aucune autre femme ; et encore pour cela que, apprenant que celle qu'il avait chérie jadis et qu'il n'avait jamais revue était morte veuve et sans fortune, n'ayant conservé de nombreux enfants qu'une pauvre petite fille ; il était allé chercher l'enfant et l'avait mise entre les bras de Sylvie.

— C'est la fille de notre cousine Nelly, lui avait-il dit, et elle s'appelle comme sa mère.

Elle avait serré la petite fille contre son cœur,



regardé son frère avec des yeux pleins de tendresse et de larmes, et c'avait été tout. Mais si son rêve avait jadis fait de lui un homme errant et malheureux, ce fut encore la même cause mystérieuse qui le ramena sous son vieux toit et qui créa entre lui et sa sœur un lien nouveau par dessus tous les autres. O influence des rêves, tantôt triste, tantôt douce, tantôt décevante, tantôt bénigne!

Nelly grandit entre eux, réparant sans le savoir le mal que, sans le savoir aussi, sa pauvre mère avait fait jadis. Cette jeune vie réveilla en M. de Sommerives tous les instincts d'activité qu'avait éteints le découragement. Il était riche, il résolut de créer dans le pays une source de travail et de bien-être, et, malgré les répugnances secrètes de sa sœur, le blâme de quelques voisins, et surtout les reproches très vifs de son frère, il fonda une fabrique de faïences artistiques qui, en l'intéressant passionnément, produisit d'abord des résultats inespérés.

Un petit nombre d'années virent progresser, puis décliner l'entreprise d'une manière également rapide. M. de Sommerives ne se décourageait pas, cependant. Il avait foi dans l'avenir, à la condition qu'il vécût assez pour surmonter les crises commerciales qui menaçaient sa fortune. Et tandis qu'il rêvait sous ses vieux tilleuls, il se disait, moitié souriant : « Cette petite fille a raison, bien qu'elle ne se place pas au même point de vue ; il faut que je garde vie et santé pour triompher du mauvais sort... »

## II

Le ciel semblait s'abaisser sur la cime des tilleuls, et de lourdes masses d'un gris de plomb qui, tout à l'heure, se déplaçaient lentement, devenaient immobiles et se lisaient de tons cuivrés. Les feuilles ne bougeaient pas : les souffles chauds qui passaient dans l'air n'avaient même plus la force de les agiter. Dans le lointain, on entendit tout à coup de sourds roulements de tonnerre, et M<sup>lle</sup> de Sommerives parut à la porte de la maison.

— Aymard, voici l'orage. Il ne faut plus penser à dîner sous les arbres.

M. de Sommerives ouvrit les yeux, regarda autour de lui et revint à la réalité.

— Non, ce ne serait pas prudent ; il y a là-haut des masses de nuages tous prêts à tomber en pluie.

— Et le tonnerre se rapproche. Ne reste pas sous ces tilleuls, Aymard, c'est dangereux.

Elle avait rejoint son frère, tout en parlant, et s'occupait à rassembler les journaux et à prendre la bouteille de bière apportée par Nelly.

On ne pouvait voir de ressemblance plus frappante que celle de ce frère et de cette sœur

qui, venus au monde le même jour, ne s'étaient quittés que pendant un nombre d'années relativement court pour une vie déjà longue. Ils avaient la même stature élevée, plus robuste qu'élégante, des traits réguliers ayant plus de majesté que de grâce, un teint coloré, des yeux bleus clairs et francs, des cheveux épais d'un blanc de neige. Tout cela était cependant atténué chez la femme, tandis que chez M. de Sommerives la force et la coloration, évidemment exagérées, éveillaient une crainte d'apoplexie. Tous deux, enfin, montraient le même dédain de la mode, lui, portant des vêtements larges et aisés de gentilhomme campagnard, elle, vêtue d'une robe noire, ample et sans garniture, et ne recouvrant d'aucune coiffure ses cheveux blancs roulés en couronne.

L'orage se rapprochait de moment en moment. M<sup>lle</sup> de Sommerives se dirigea vers la maison, et son frère rentra à sa suite dans une vaste chambre qu'on appelait le parloir, sorte de vestibule qui prenait toute la largeur de la maison et avait, sur chacune des façades, une grande porte vitrée. Le sol était couvert d'un vieux carrelage de marbre blanc et d'ardoise. Les murs, des deux côtés extérieurs, étaient blanchis à la chaux, mais revêtus de treillages et tapissés l'un d'un lierre magnifique, l'autre d'un géranium grimpant. Les murailles latérales, percées de larges portes, étaient ornées de vieilles tapisseries. Une immense table carrée occupait le centre de ce vestibule ; autour, se groupaient des sièges de toutes formes, depuis les chaises en bois sculpté, au dossier armorié, jusqu'aux fauteuils de cuir gaufré, aux fumeuses et aux chauffeuses en tapisserie. Une cheminée monumentale occupait un des côtés, remplie en ce moment d'un fouillis de verdure. Enfin, sur la table se trouvait un pêle-mêle de livres, de journaux, d'ouvrages de femmes, et en ce moment, Nelly, debout à l'un des angles, choisissait des fleurs et des branches vertes dans le but évident de les arranger dans une jardinière de faïence placée devant elle.

— Mon surtout n'aura pas les honneurs du plein air, dit-elle en souriant. Venez, oncle Aymard, et donnez-moi votre goût. Vous y perdez, à cet orage, toutes mes fleurs odorantes, car tante Sylvie ne vous permet pas de respirer de parfums dans une chambre close... Mais regardez ces pois-fleurs roses... Ce sont des plantes sauvages, qui s'accrochaient là-bas à l'un des vieux tilleuls... Vous allez voir ce que j'en vais faire.

— Il y a dans la serre des fleurs sans odeur qui valent dix fois mieux, Nelly, dit M<sup>lle</sup> Sylvie, rangeant son ouvrage. Que pensera Hubert d'un surtout de mauvaises herbes ? Il aura une piètre opinion de notre jardin.

Nelly se tourna en riant vers M. de Somme-



rives, qui la regardait piquer les pois roses dans une masse nuancée de feuillage délicat.

— Ce que pensera Hubert ? répéta-t-elle gaiement. C'est justement ce que je suis curieuse de savoir. Mes surtouts peuvent être une pierre de touche, tante Sylvie. Je vous dirai ce soir si votre neveu est artiste et poète.

M<sup>lle</sup> de Sommerives haussa les épaules avec un sourire indulgent.

— Folle ! s'il fallait être l'un ou l'autre pour te plaire, comment aimerais-tu ta vieille tante qui, elle, est la prose en personne ?

Nelly retint la grande main robuste qui, juste à ce moment, rangeait des pelotons de laine dans son voisinage.

— Oui, c'est vrai, tante Sylvie, vous êtes la prose... Mais la prose peut devenir la poésie du bien.

— Folle ! répéta en riant M<sup>lle</sup> Sylvie. Quels rêveurs vous feriez, toi et mon frère, si je n'étais pas là pour vous ramener des nuages ! Grâce à moi, tu es devenue une femme de ménage très passable.

— Et grâce à lui je mets un peu d'idéal dans la vie, comme des fleurs de capucine sur une salade, répliqua-t-elle avec un éclat de rire. Regardez ma corbeille, tante Sylvie. Si prosaïque que vous vous disiez, je vous défie de ne pas la trouver jolie.

— Un chef-d'œuvre, dit M. de Sommerives avec admiration.

— Oui, c'est joli, mais ce n'est qu'une fleur sauvage.

— Eh ! c'est le bon Dieu qui l'a faite, tante Sylvie. Et maintenant je vais aider Lise au couvert. Oncle Aymard, j'entends la voiture, je me sauve.

Et elle disparut, emportant sa jardinière, tandis que M. de Sommerives et sa sœur se hâtaient de sortir dans la cour.

Le bruit des roues s'entendait distinctement, en effet. M<sup>lle</sup> Sylvie prit le bras de son frère d'un geste affectueux qui, rare chez elle, dénotait une vive émotion contenue.

— Dix ans que nous ne l'avons vu ! N'est-ce pas invraisemblable, à cette époque de chemins de fer et de voyages faciles ?

— Oui, mais il a lui-même tant voyagé hors de France !... Il ressemblait beaucoup au pauvre Edouard. Je me demande s'il est resté le même.

— Le même après dix ans ! Non, Aymard, il avait les traits de sa mère... Voici la voiture... Il est sans doute médiocrement ému de retrouver deux vieux parents comme nous, et ma main tremble comme la feuille sur ton bras, qui frissonne... Que de tendresses ignorées dans les pauvres vieux cœurs dont nul ne se soucie !... Oui, c'est le portrait de sa mère... Un beau garçon, Aymard, que le dernier des Sommerives ! L'américaine entra dans la cour ; le nouveau

venu, ôtant son chapeau, montrait un visage intelligent, un peu froid, éclairé par deux yeux gris, grands et pénétrants.

M. de Sommerives bondit vers la voiture.

— Mon cher enfant !... Qu'as-tu pensé de ton vieil oncle, qui n'allait pas te chercher ? Je suis au pouvoir de femmes, tu verras cela un jour ; on a prétendu que l'orage me ferait mal, que sais-je ? Mais te voilà enfin, mon cher, mon unique neveu, le fils de mon frère, de mon ami d'enfance !

Il avait posé ses deux larges mains sur les épaules d'Hubert et le regardait avidement. Le nouveau venu était plus petit que lui, mince, nerveux. Ses traits corrects se détendirent légèrement, et l'émotion vraiment communicative de son oncle amena une lueur fugitive dans ses yeux clairs et froids.

— Je suis heureux d'être ici, mon oncle... Il me semble que je remonte le cours de ma vie, et même de celle de mes ancêtres... Mais il faut que je salue ma tante... Je la reconnais, bien que ses cheveux aient blanchi...

M<sup>lle</sup> Sylvie s'avancait, les larmes aux yeux et les bras tendus.

— Mon cher enfant !

Il y a en toute femme un cœur de mère, et elle mit dans ce mot une intonation si profonde, qu'Hubert resta un instant de plus contre sa poitrine.

On l'entraîna dans le vestibule, on le poussa vers un fauteuil, puis il y eut cette minute inévitable d'embarras qui suit une arrivée, surtout lorsque le nouveau venu est devenu presque un étranger, qu'il faut chercher des points de similitude, tâter le terrain, redouter les froissements involontaires.

Les yeux gris et perçants d'Hubert erraient autour de lui, puis rencontraient tour à tour les physionomies à la fois anxieuses et aimantes de ses parents. Il est presque inévitable, en pareil cas, de dire des banalités.

— Tu as fait un bon voyage, Hubert ? L'orage ne te fait-il point mal ? demanda M<sup>lle</sup> Sylvie en plissant sa jupe d'un geste embarrassé.

— J'ai fait un heureux voyage, je suis insensible à l'orage, et je pensais d'ailleurs constamment à mon arrivée ici... Il me semble que la Feuilleraie est encore plus pittoresque... Les arbres sont si beaux !

— Il y a longtemps qu'ils ne grandissent plus, dit M. de Sommerives en souriant, mais du moins ils n'ont pas commencé à décliner. Si la pluie ne tombe pas, nous irons jusqu'à la rivière... Mais nous dinons de bonne heure... Veux-tu qu'on te conduise chez toi avant ? Viens, c'est par ici...

Il ouvrit une porte, découvrit un escalier en large spirale, bordé d'une belle rampe en fer ouvragé, et mena son neveu dans une grande



chambre à l'ancienne mode, d'où l'on découvrirait la rivière par une éclaircie dans le vieux jardin.

— C'était la chambre de ton père, dit M. de Sommerives avec une gravité attendrie.

Hubert lui serra silencieusement la main et promena les yeux autour de lui. Mais les meubles ornés de cuivres Louis XVI, les bergères au petit point et les estampes suspendues au mur ne pouvaient lui parler le même langage qu'au vieillard dont la jeunesse s'était passée dans cette maison et à qui chaque objet rappelait un être chéri, un souvenir rendu sacré par la mort.

Hubert resta seul. Il fit de rapides ablutions, regarda couler les flots gris et troublés de la rivière, puis, comme il allait descendre, son regard tomba sur une potiche de Chine, de forme lourde et ventrue, chargée d'une flore fantastique, de brillants papillons et de magots grotesques. Mais toute cette décoration exotique s'oubliait devant la gerbe de fleurs et de feuillage qu'une main adroite y avait arrangée comme au hasard. Les teintes diverses du feuillage étaient si délicieusement rapprochées, les fleurs piquées avec tant de grâce, qu'il s'arrêta devant la gerbe, se demandant si c'étaient les grandes mains masculines de sa tante Sylvie qui l'avaient ainsi disposée.

Une cloche détourna soudain sa pensée. Elle résonnait, pressée, à quelque distance, et il se rapprocha de la fenêtre avec un froncement de sourcils. On pouvait, en se penchant, apercevoir les bâtiments de la fabrique à travers les arbres du jardin, et c'était de ce côté que venait le son de la cloche. Presque en même temps une autre cloche répondit dans la maison. Ce devait être le dîner, et Hubert sortit de sa chambre le front légèrement rembruni. A droite et à gauche s'étendait un large corridor. S'étant orienté, il prit à droite pour rejoindre l'escalier. Un pas léger se fit entendre derrière lui. Il se retourna et vit une jeune fille de petite taille, vêtue d'une robe de voile blanc, avec un teint transparent, des traits gracieux plutôt que réguliers, des yeux presque violets et des cheveux châtain clair. Il s'inclina.

— Puisque notre connaissance doit s'élaborer sur l'escalier, dit-elle en souriant, je pense que nous devons éviter toute cérémonie. Je ne vous reconnais pas, mais vous ne pouvez être que mon cousin Hubert.

— Et je m'en veux de n'avoir pas pensé que ma cousine Nelly devait être l'auteur de l'œuvre charmante que je viens d'admirer là, dans ma chambre.

Elle s'arrêta et leva légèrement les sourcils en signe d'interrogation.

— Oui, reprit-il avec un sourire, il y a là un

bouquet dont un peintre envierait le groupement.

Nelly sourit à son tour, et sa jolie figure en fut encore embellie.

— Ah ! oui, les fleurs, c'est mon domaine ; c'est d'ailleurs ici leur royaume, et les artistes de la fabrique viennent m'emprunter leurs sujets.

— Quoi ! vous vous occupez de la fabrique ?

Leurs regards se rencontrèrent. Il avait repris soudain son air froid, et quelque chose de dédaigneux errait même sur sa physionomie.

Elle se redressa légèrement, tout en commençant à descendre l'escalier.

— Et pourquoi pas ? C'est notre grand objectif à tous ici. Ne comprenez-vous pas que, en outre du sérieux intérêt que peut présenter par elle-même toute entreprise industrielle, celle-ci a un attrait tout particulier, par son côté artistique ?

— Je comprends l'intérêt dont vous parlez pour certaines personnes.

Et il appuya sur ce mot avec une intonation involontairement dédaigneuse.

— Je vous avoue qu'il me surprend de la part de mon oncle, et j'ai peine à oublier que cette fabrique, élevée sur la terre patrimoniale de la famille, a été entre mon père et son frère l'objet d'un dissentiment pénible.

Nelly fit une légère moue.

— Quoi ! ne sentez-vous pas que toute entreprise utile est louable et même noble par elle-même, et en êtes-vous encore au préjugé bizarre qui attachait au travail une dérogation ?

— Pas au travail lui-même, mais à une certaine manière de gagner de l'argent.

Ils avaient atteint la porte du vestibule. Nelly posa vivement la main sur le bouton, qu'elle retint un instant sans le tourner.

— Je croyais que les vieilles discussions étaient closes, dit-elle d'un ton de reproche, et il serait pénible à mon oncle, je vous en avertis, de voir critiquer les faits accomplis, surtout *maintenant*.

— Mon intention n'est pas de manquer si grossièrement aux devoirs d'un hôte, et je ne sais vraiment pourquoi je vous ai parlé ainsi, à vous, à moins que ce ne soit une irritation involontaire de voir servir à un but mercantile les fleurs que vous groupez si bien. Mais puis-je demander ce que signifie votre dernier mot ? Pourquoi dois-je m'abstenir, *surtout maintenant*, de discuter les entreprises de mon oncle ?

Une ombre de tristesse voila le visage de la jeune fille.

— Parce qu'elles déclinent, répondit-elle d'une voix basse et émue, parce que, quoi qu'il fasse, il ne peut ressaisir le succès.

— Alors, pourquoi s'obstiner à le poursuivre ?

— Ne comprenez-vous pas que toutes ces



familles de là-bas vivent de cette industrie ? Mon oncle leur doit de lutter jusqu'au bout.

De nouveau, leurs yeux se rencontrèrent. Hubert s'inclina légèrement et Nelly, comprenant qu'il prenait l'engagement tacite de ne soulever aucune question épineuse, ouvrit la porte en annonçant gaiement :

— M. Hubert de Sommerives !

### III

— Ainsi, vous avez déjà renouvelé connaissance, dit en souriant l'oncle Aymard. Hubert, aurais-tu reconnu Nelly ?

— J'avais gardé le souvenir fidèle d'une petite fille aux boucles dorées et emmêlées, qui errait dans le jardin en chantant toujours et que j'identifiais avec l'idée de quelque génie familier, quelque chose comme la fée de La Feuilleraie. Mais je ne l'aurais pas reconnue.

— Moi, j'ai retrouvé tout de suite le sérieux cousin dont je redoutais les goûts studieux et les idées déjà arrêtées, dit Nelly, avec un sourire énigmatique. Mais la cloche a sonné, et je pense qu'Hubert est affamé par son voyage... N'a-t-on point annoncé le dîner ?

— Oui... Donne-moi le bras, Hubert, c'est par ici...

La salle à manger était vaste comme toutes les chambres de La Feuilleraie, et elle avait abrité jadis des hôtes nombreux, des fêtes brillantes. Si peu que fussent les convives ce soir, le couvert offrait un coup d'œil agréable avec sa faïence peinte, sa vieille argenterie, et le bouquet de pois roses, arrangé par Nelly. L'air ouvert de M. de Sommerives, l'affectueux souci que montrait sa sœur du bien-être de leur hôte, la joie évidente que tous deux avaient à le recevoir firent fondre en partie la réserve d'Hubert. Les vieux souvenirs furent évoqués, puis vint le chapitre des choses personnelles, et le nouveau venu, qui n'aimait évidemment pas à parler de lui, céda au désir affectueux de ses parents, et leur raconta ses voyages.

Il avait perdu ses parents de bonne heure. Des revers inattendus avaient réduit son patrimoine, et, soit qu'il lui répugnât de conserver dans son pays une situation dont le prestige était affaibli, soit qu'il cédât à l'entraînement que la jeunesse éprouve naturellement pour les choses lointaines, il entra dans la diplomatie, et pendant de longues années, ne revit la France qu'en passant. Il contait agréablement, avec le désir visible d'intéresser ses auditeurs, plutôt que de se mettre en lumière et de se faire valoir. Etant doué d'une intelligence très ouverte, d'un sens d'observation remarquable, il avait évidemment beaucoup profité de sa situation et de ses voyages. M. de Sommerives, qui était enthousiaste, semblait ravi ; M<sup>lle</sup> Sylvie était

assez intéressée, pour oublier par moments de servir les mets placés devant elle, et Nelly, tout en écoutant avec une vive curiosité, cherchait involontairement à résoudre ce problème toujours passionnant que représente tout être humain brusquement introduit dans notre vie. Et Hubert offrait véritablement un problème complexe, car les traces fugitives de sentiments très divers apparaissaient dans ses récits à travers sa réserve. Nelly pouvait tour à tour le croire très artiste, poète même, ou très prosaïque et terre à terre, très enthousiaste et très froid, — même, par instants, dépourvu d'illusions ou, ce qui est pis, désabusé de toutes choses et sans foi en l'humanité.

— Qu'est-ce qui a manqué dans cette vie ? se demandait-elle. A-t-il éprouvé une vive déception, a-t-il subi quelque offense ou quelque grave ingratitude, ou a-t-il simplement un cœur sec dépourvu de cette puissance de sympathie qui, en nous reliant aux autres, jette sur notre existence un intérêt si profond ?

Elle parlait peu, ce soir-là, et M<sup>lle</sup> Sylvie en fit la remarque. Jadis il n'y avait guère eu de lien entre elle et son cousin, et cette première soirée ne semblait pas devoir en créer davantage.

Le dîner se prolongea. L'orage grondait toujours, se rapprochant par instants ; quelques gouttes de pluie tombaient pesantes sur les larges feuilles des tilleuls, mais l'air demeurait chargé d'électricité, et M. de Sommerives essuyait souvent son front couvert de sueur.

La nuit tombait lorsqu'ils se levèrent de table. M<sup>lle</sup> Sylvie s'avança dans le jardin et regarda le temps.

— Pouvons-nous risquer d'aller jusqu'à la rivière ? demanda son frère, la suivant.

— Oui, je crois que le tonnerre s'éloigne en ce moment, et que la pluie ne tombera pas de sitôt.

Nelly sortit un instant et revint avec deux châles. Elle enveloppa dans les plis du plus grand les épaules et la tête de M<sup>lle</sup> Sylvie, gardant le sien sur son bras.

— Quel beau vieux jardin ! s'écria Hubert, avec admiration. Même ce qui me déplaît en général comme trop régulier, les plates-bandes droites, les charmillles, prennent ici un charme indéfinissable.

— Parce que des souvenirs sacrés y planent, dit M. de Sommerives, et aussi parce que tout y est laissé en liberté relative et s'épanouit avec une grâce sauvage. Tu verras tout cela demain au grand jour.

— Le soleil est toujours beau, oncle Aymard, dit Nelly, se rapprochant de lui ; mais le crépuscule est l'heure de votre vieux jardin. Hubert ne le verra jamais plus beau...

Hubert tourna la tête et la regarda. Elle était si mince, si légère, qu'elle semblait comme jadis,



la fée de ce vieux domaine. Peu à peu elle prit les devants et les guida. La lune se levait, tantôt brillante, tantôt cachée par les nuages; des effets indescriptibles d'ombre et de lumière se jouaient dans les massifs et dans les longues allées. Sa robe blanche apparaissant çà et là, ajoutait une note à la fois vivante et fantastique à ces beautés mystérieuses. Tout à coup, la rivière apparut au bas d'une prairie en pente douce, parsemée çà et là, de peupliers d'Italie, de bouquets de saule et de trembles.

L'horizon était découvert, et l'on pouvait voir les nuages noirs que la lune, dans son cortège de vapeurs argentées, déchirait par moments. A gauche s'élevaient les sombres silhouettes de la fabrique, dont les fenêtres étaient plongées dans l'ombre, à l'exception du pavillon du contre-maitre, et un peu plus loin, le petit village groupait ses chaumières basses, entremêlés de bouquets d'arbres et piqués çà et là d'un point lumineux.

Il est des heures où le silence devient naturel, et des sites qui portent au recueillement. Les hôtes de La Feuilleraie contemplèrent quelque temps ce spectacle, jusqu'au moment où la lune disparut sous l'envahissement progressif d'une masse lourde et noire. Dans le lointain, un éclair zébra le ciel, puis presque immédiatement, un coup de tonnerre retentit avec un effroyable fracas.

— Cela se rapproche, il faut rentrer, dit M<sup>lle</sup> de Sommerives, ramenant son châle sur sa tête.

— C'est dommage, fit Nelly, c'est si beau, l'orage!

— Hubert a dû en voir d'autrement terribles.

— Oui, et je n'oublierai jamais l'impression ressentie alors de la petitesse humaine et de la puissance divine.

— La puissance divine! répéta Nelly avec un sourire. Elle me frappe et me saisit tout autant dans une fleur.

— Sans doute, mais cette manifestation-là impressionne moins vivement l'esprit de l'homme.

En ce moment, Nelly était près de lui, et elle tourna de son côté son visage à la fois souriant et pensif.

— Moi, ce qui me confond et m'ébranle jusqu'au fond de l'âme, c'est que ce qui est si fort puisse être si doux...

Elle rencontra son regard visiblement intéressé, et elle reprit :

— Tout le monde peut admirer le marteau à vapeur qui broie le fer et l'acier; n'admirez-vous pas surtout que cette force monstrueuse s'arrête devant l'amande dont il brise la coquille en respectant le fruit.

Il ne répondit pas immédiatement, mais la regarda de nouveau.

— Vous n'êtes pas banale, Nelly, dit-il d'un ton un peu énigmatique.

— Moi je ne sais pas encore si vous l'êtes, répondit-elle avec un petit rire d'enfant. Mais il faut nous presser, voici la pluie...

La pluie tombait en effet; d'abord ce furent quelques gouttes larges, lourdes et rares, puis sans transition, de véritables flots. Malgré leur diligence, ils étaient mouillés lorsqu'ils se retrouvèrent à l'abri du vestibule, et Nelly se hâta d'essuyer les cheveux de M<sup>lle</sup> Sylvie, qui protestait en vain contre ses soins.

Une lampe avait été allumée, une grosse lampe qui, cependant, laissait dans l'ombre une grande partie du vestibule. Les fleurs roses du géranium grimpant se devinaient çà et là, et aussi les contours des personnages raides des tapisseries.

M<sup>lle</sup> Sylvie s'assit près de la table et prit un tricot. Nelly l'imita, seulement elle rapprocha sa chaise de la porte-fenêtre restée ouverte. La pluie ne cessait pas; elle tombait avec un véritable fracas sur les toits à pignons, sur le feuillage serré des tilleuls, et dans le rayonnement faiblement projeté par la lampe, on la voyait rebondir sur le sol en jets étincelants. La chaleur restait étouffante; on eût dit qu'en pénétrant dans le sol altéré, cette pluie d'orage en faisait jaillir des vapeurs brûlantes. Une odeur de terre humide s'élevait dans l'air, et en même temps, le parfum des roses et des tilleuls se développait, plus intense.

M. de Sommerives respirait avec peine. Sa sœur jetait vers lui des regards d'inquiétude, et Nelly l'appela.

— Venez, mon oncle, il n'y a pas d'air près de cette grosse lampe. La pluie tombe droit, et vous en aurez ici la fraîcheur sans être mouillé.

Hubert se rapprocha aussi de la large ouverture. De temps à autre, un éclair montrait le jardin saturé d'eau, et les raies de pluie pressées et brillantes. Le tonnerre ébranlait parfois la maison et, bien qu'il ne causât aux hôtes du vestibule ni frayeur ni même de malaise nerveux excessif, ils étaient devenus graves et silencieux, comme on l'est en présence d'un spectacle grandiose et d'un danger possible.

Tout à coup, comme un éclair plus intense venait d'illuminer jusqu'à la rivière qu'on voyait entre les arbres, Nelly vit Hubert se précipiter en avant et saisir M. de Sommerives dans ses bras. Elle retint le cri qui montait à ses lèvres et se leva vivement. Déjà son oncle se retrouvait assis sur son fauteuil, mais sa bouche avait une très légère contraction, et il regardait sa main qu'Hubert avait retenue dans la sienne.

— Qu'y a-t-il? s'écria M<sup>lle</sup> Sylvie passant la main sur ses yeux éblouis. Quel éclair et quel coup! Dieu nous préserve de la foudre, nous et les gens du village... Cela te fait mal, Aymard?

Les traits un instant convulsés de M. de Som-



merives reprenaient leur expression ordinaire, et il fit, non sans quelque peine, remuer les articulations de sa main gauche.

— J'ai été ébloui, aveuglé, et c'est sans doute le fluide électrique qui m'a fait chanceler et a engourdi un instant mon bras... C'est fini... Mais je suis las, singulièrement las.

Sa voix était plus lente. Nelly jeta vers Hubert un regard plein d'inexprimable angoisse. M<sup>lle</sup> Sylvie n'eut aucun soupçon.

— Oui, cet orage énerve. Je crois qu'il serait plus sage de nous reposer... Notre habitude est de dire avec nos domestiques la prière du soir... Mon cher Hubert, assisterez-vous à ce pieux exercice ?

— Je ne crois pas m'être jamais endormi sans prier, dit-il avec un sourire grave, tout en surveillant le visage de son oncle, qui reprenait son expression ordinaire.

Et pendant que les domestiques entraient, il lui dit :

— Mon oncle, l'orage vous éprouve. En ma qualité de voyageur, j'ai une pharmacie portative; voulez-vous me permettre de vous faire prendre un élixir de provenance américaine qui dissipera vos étourdissements ?

— Oui, oui, s'écria M<sup>lle</sup> Sylvie, donne-lui ton remède, et allez vous reposer tous deux... Tu te joindras à nous demain soir, Hubert... Bonne nuit..

— C'est singulier... Je me sens mieux, mais je suis encore faible, dit M. de Sommerives, baisant le front de Nelly. Comme tu as froid ! ajouta-t-il. Ne prolonge pas tes prières, et ne reste pas près de cette fenêtre ouverte...

M<sup>lle</sup> Sylvie, déjà agenouillée, commençait d'une voix recueillie :

» Mettons-nous en présence de Dieu... »

Nelly retint la main que lui tendait son cousin.

— Ce n'est rien ? balbutia-t-elle d'une voix étranglée.

— Non, rien, rassurez-vous, je veillerai..

Au milieu de son inquiétude, elle ressentit une impression de sécurité. Pauvre Nelly ! Il y avait si longtemps qu'elle redoutait ce qui avait été, ce soir, si près de se produire !...

M<sup>lle</sup> Sylvie récita pieusement plusieurs invocations des litanies des saints, accompagnée par les éclats du tonnerre :

« De la foudre et des tempêtes... »

« Délivrez-nous, Seigneur !... » répondaient les voix émuës et terrifiées des domestiques.

« De la mort subite et imprévue... »

Nelly frissonna, et sa prière ne put franchir ses lèvres. Elle aida sa tante à ranger le vestibule, s'étonnant de la voir si paisible et si ignorante de la secousse qui avait menacé son frère. Enfin, elle se trouva libre et se dirigea en hâte vers la chambre de son oncle.

Hubert en sortait, un bougeoir à la main.

— Rassurez-vous, c'est fini, ou plutôt ce n'a rien été, dit-il à voix basse et avec une compassion visible pour la pauvre fille tremblante qui le regardait avec tant d'anxiété.

— Je vous l'ai confié, dit-elle, parlant avec peine, parce qu'il ne fallait pas éveiller l'inquiétude de ma tante. Alors c'est fini ?

— Une menace, un avertissement, un étourdissement rapide, c'a été tout. Lui-même ne se doute de rien.

— Et s'il était malade cette nuit !

Hubert, tout en parlant, s'était rapproché de sa chambre.

— J'ai vu, dit-il, qu'il y a là une porte de communication; je la laisserai entrebâillée. Ne craignez rien, j'ai le sommeil léger, et d'ailleurs, je ne m'endormirai que lorsque cet orage sera passé... Soyez tranquille, cousine Nelly.

Elle pressa sa main avec reconnaissance et disparut à l'extrémité du corridor.

Mais ce ne fut pas pour dormir. L'émotion rapide, mais profonde, qu'elle avait ressentie en voyant son oncle chanceler sur sa chaise, la bouche légèrement tordue, ne pouvait se calmer de sitôt. Elle s'assit près de sa fenêtre ouverte, et songea à ce qu'il adviendrait si cette menace de mort se réalisait un jour, — bientôt, peut-être... Pour elle, ce serait le bonheur disparu, car ce qu'elle aimait le plus au monde, c'était ce vieillard intelligent, aimable et bon, qui avait dans le cœur des recoins si jeunes et si frais, dans l'esprit des saillies si charmantes, et avec qui elle s'accordait en tout, comme si l'un eût été l'écho de l'autre... Et la pauvre tante Sylvie ! Avec ses allures un peu masculines, sa force apparente, son énergie physique et son indifférence stoïque pour tout ce qui lui était personnel, elle serait sans courage, Nelly le savait bien, devant la perte de son frère. Elle ne murmurerait pas, elle se résignerait, seulement sa vie serait atteinte dans sa source, — au cœur, — et elle irait bientôt le rejoindre, c'était sûr... Puis, il y avait la fabrique... Passerait-elle aux mains d'un autre maître, qui bouleverserait les vieilles traditions, les usages, qui ne serait peut-être pas bon pour les ouvriers, qui ne rétribuerait pas le travail incomplet des enfants, qui ne s'intéresserait pas à leurs peines, à leurs maladies, à leurs soucis, à leurs espérances à tous ; ou bien ne trouverait-elle pas d'acquéreur du tout, les bâtiments tomberaient-ils en ruines, et tous les pauvres gens de là-bas devraient-ils se disperser, à la recherche de travail et de pain, laissant ici leurs souvenirs, des lambeaux de leur vie et de leurs affections ?

L'imagination surexcitée de la jeune fille lui représenta aussitôt le départ de cette population ouvrière, de ce petit peuple au milieu duquel elle avait grandi, qui l'aimait et comptait sur



elle... Des détails bizarres, mais poignants, lui brisaient le cœur à cette pensée. La vieille Barbe, qui ne travaillait plus et se traînait sur son bâton, aimait comme des êtres vivants les roses blanches qui tapissaient l'angle de sa chaumière. Elle les respirait dès son réveil et faisait sa sieste à leur ombre... Raymond, l'un des doyens parmi les ouvriers, avait élevé un petit arceau pour abriter la source de son jardin; le lierre y avait poussé et jamais architecte ne fut plus fier de son œuvre.. Et les petits enfants qu'on avait couchés dans le cimetière, dont les tombes étaient autant de parterres que les mères, si fatiguées qu'elles fussent, arrosaient au crépuscule... Ils devraient tous partir, quitter tout cela, s'en aller demander du travail dans d'autres fabriques encombrées, se disperser comme des exilés! Oui, la paix, l'existence de tous ces gens dépendaient d'une vie menacée; d'une vie qui, en se brisant, les ruinerait tous comme elle emporterait le bonheur de Nelly!

De temps à autre elle sortait sans bruit de sa chambre et, se glissant dans le corridor obscur,

allait écouter à la porte de son oncle. Le silence était complet; mais sous la porte voisine il y avait une raie lumineuse, indiquant que la bougie d'Hubert n'était pas éteinte, et en prêtant l'oreille, elle pouvait percevoir le bruit léger des feuillettes qu'il tournait. Elle se sentait alors rassurée, et, retournée dans sa chambre, elle se remettait à prier avec ferveur.

Vers une heure, l'orage s'apaisa, et la pluie diminua de violence. La chambre de M. de Sommerives était toujours silencieuse, et la lumière d'Hubert s'éteignit. Alors Nelly se jeta sur son lit et cessa de lutter contre sa fatigue. Le sommeil vint, d'abord agité, puis calme et profond. Elle ouvrit les yeux plus tard que de coutume et fut réveillée par le bruit familier, doublement béni, ce matin-là, de la voix et du pas de son oncle dans le jardin, sous ses fenêtres.

Le rêve affreux était effacé.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

## L'AUBE

D'APRÈS UNE POÉSIE DE SURIKOW



NE lueur très faible encore  
Commence à blanchir l'horizon;  
Tremblant et pâle, son rayon

Présage une prochaine éclosion d'aurore.

Entends-tu dans les bois, par l'été rajeunis,  
Une claire chanson s'éveiller dans les nids?

Lentement l'azur se délivre  
Du voile humide des vapeurs;  
La rosée à l'âme des fleurs

Laisse un plus doux parfum dont la brise s'enivre.

Un souffle harmonieux sur les champs assoupis  
Glisse et fait mollement frissonner les épis.

Secouons la torpeur du rêve.  
Debout. Bien venu soit ce jour!  
Et saluons avec amour

L'auguste majesté du soleil qui se lève.

Quand le ciel est si calme et si pur à nos yeux,  
Ayons l'âme sereine et le cœur radieux...

Adressons notre humble prière  
A Dieu de qui nous vient tout bien.  
A Dieu, le père et le soutien,

Puis allons faire en paix la tâche journalière :

Prions avec ferveur et gaiement travaillons.  
Le Tout-Puissant rendra fertiles nos sillons.

Paul COLLIN.



# Une histoire d'enfant



U vois bien, Léo, que c'est absolument impossible ?

— Je le savais avant que tu ne me le dises.

— Songe un peu ! Tiens ! en ce moment, nous déjeunerons ; un enfant renverse, au moins une fois sur deux,

son bol de lait sur la nappe ou le tapis.

Et Hélène regardait son joli service, le tapis luxueux et sa propre toilette, fort élégante.

— Tu as certainement raison, répliqua son mari d'un ton bref.

Il ne disait jamais que la moitié de ce qu'il pensait, habitude prise de longue date pour se faciliter l'existence.

Hélène ne l'écoutait guère, du reste. Au bout de dix ans de ménage, tous deux se comprenaient autant qu'ils avaient besoin de se comprendre, car ils avaient fort peu d'intérêts en commun. Lui, étudiait ou lisait sans cesse ; sa distraction favorite était le soin de son jardin. Elle sortait beaucoup, aimait la toilette et se trouvait fort satisfaite de sa personne et de son sort. Ni l'un ni l'autre n'eût pris le moindre plaisir à un échange superflu de pensées.

Ce jour-là, Léo ne continua pas la conversation. Il se leva, prit un sécateur et passa, par la grande porte-fenêtre, dans un jardin soigneusement entretenu qu'on achevait d'arroser. Il allait d'un rosier à l'autre, trouvant partout quelque branche à couper. Pendant ce temps, sa femme émiettait distraitemment la dernière corne de son petit pain. Près d'elle était la lettre à laquelle il s'agissait de répondre, et elle composait déjà cette réponse dans sa tête. Elle voulait ménager son frère le plus possible, naturellement, mais néanmoins lui faire bien comprendre qu'il ne pouvait compter sur elle, que son premier devoir était de veiller à la tranquillité de son mari et que toutes les habitudes de Léo seraient dérangées, si elle lui imposait une charge aussi lourde.

Non, c'était trop sec, décidément ! La plume en main, elle s'en tirerait mieux. Là-dessus, elle regarda la pendule et se leva ; c'était l'heure de sa toilette ; sa femme de chambre l'attendait.

Hélène n'allait jamais au jardin le matin, parce que la traîne de sa robe de chambre bleu ciel, toute brodée de roses, était trop longue et

les allées trop humides. Dans son intérieur, elle affectionnait les robes trainantes qui la grandissaient. En costume court, sa petite taille et sa tournure très jeune la faisaient prendre souvent pour la fille de son grand et robuste mari, et Hélène n'était pas assez vieille pour s'en trouver flattée. Ces méprises l'impatientsaient au contraire, ce qui étonnait beaucoup Léo.

La femme de chambre était un legs des parents, une de ces personnes qui jouissent de toute votre confiance et que vous êtes, par contre, obligés à ménager. Les mauvaises langues disaient qu'elle gouvernait la maison, mais Hélène déclarait qu'elle lui était dévouée, comme les domestiques ne le sont plus de nos jours. Madame Marthe — comme elle se faisait appeler, sans jamais avoir été mariée, — avait, au début, témoigné à Léo d'une grande méfiance en arrivant, à la suite de sa jeune maîtresse, dans la nouvelle demeure ; mais il avait su mériter ses bonnes grâces par son humeur toujours égale et bienveillante, quoique Marthe ne cessât d'avoir l'œil sur lui. A l'entendre, tous les hommes étaient des suppôts de Satan ; Hélène avait souvent laissé entrevoir à son mari qu'elle savait pourquoi, mais celui-ci n'ayant pas montré la moindre curiosité à cet égard, ce grand secret n'était pas sorti des lèvres discrètes de la jeune femme.

Marthe attendait sa maîtresse dans son cabinet de toilette. Elle était mécontente ; Hélène le vit au premier coup d'œil et se hâta de dire que si elle était en retard, c'est qu'elle avait réfléchi à la lettre de Paul. Marthe, sans répondre, défit la robe de chambre pour la remplacer par un peignoir. Hélène était toujours malheureuse quand Marthe prenait cette mine sévère et avait ces accès de taciturnité. Elle reprit :

— J'ai beaucoup réfléchi à la lettre de Paul.

— Madame l'a déjà dit ! fit Marthe, cérémonieusement.

— Et je crois, ma bonne Marthe, que ce n'est pas possible !

Par ce mot : « Ma bonne Marthe », elle espérait apaiser une mauvaise humeur qui lui était très désagréable. Elle passa mentalement en revue sa garde-robe pour y trouver un objet qui pût lui servir à conclure la paix, mais toutes ses toilettes étaient neuves.

— Je crois, moi aussi, qu'on a tort de toujours penser aux autres, jamais à soi.

La réplique était à double sens. Hélène ne se sentait pas encore tranquillisée.

— Vois-tu, — continua-t-elle, pendant que Marthe relevait ses beaux cheveux d'un noir



lustré, — monsieur ne supporterait pas le désordre qu'un enfant met dans une maison. Nous ne sommes plus assez jeunes, et puis nous n'avons pas de place ici. Mon mari est si bon, qu'il accepterait de le prendre si je le lui demandais ; mais c'est une raison pour que je n'en fasse rien. J'aurai bien de la peine cependant à dire *non* à Paul.

— Si cela vous coûte tant, madame, vous finirez par dire *oui*, voilà le malheur ! fit Marthe très excitée. Personne ne peut tenir dans une maison où il y a des criaileries d'enfant ; monsieur les supportera moins qu'un autre. Il ira chercher le plaisir et la tranquillité hors de chez lui, les hommes n'y sont que trop disposés ; et alors vous pourrez pleurer à en perdre la vue, ou vous consolerez de votre mieux avec ce petit polichinelle.

Marthe ne boudait plus ; elle avait lancé sa flèche. Hélène dit d'un ton très humble :

— Mais j'étais d'avance résolue à dire non !

— Je vous connais mieux que vous-même, poursuivit la vieille bonne en usant d'un moyen éprouvé, la flatterie grossière. Je vous ai portée dans mes bras ! Vous êtes trop bonne, toujours prête à tout sacrifier : votre santé, votre bonheur, et maintenant votre mari ! Vous ne serez contente que lorsque vous vous serez rendue tout à fait malheureuse pour les autres ! Et vous voulez que je voie cela tranquillement ?

Marthe s'essuya les yeux. Hélène s'étonnait en silence de se découvrir tant de mérites ; elle reprit, rêveuse :

— Tu as raison ; je ne pense jamais à moi, mais il faut que je songe à mon mari.

Cette insinuation « qu'il irait chercher des satisfactions hors de chez lui », demeurait dans son cœur comme un aiguillon ; elle avait hâte d'écrire sa lettre.

Néanmoins quand elle fut à son bureau, les mots ne lui vinrent pas : « Cher frère... » Elle déchira la feuille. « Mon cher Paul... »

Où, son frère lui était cher, mais ils étaient devenus fort étrangers l'un à l'autre. Il servait dans la marine française et passait des années loin de l'Europe. Elle n'avait jamais connu sa femme et gardait un préjugé contre ce mariage imprudent avec une jeune méridionale sans fortune. Elle et Léo avaient, de parti pris, attribué cette grande passion de Paul à l'ennui d'un séjour prolongé en Algérie, et ils n'avaient point cherché l'occasion de connaître leur belle-sœur. A présent, il était trop tard : Paul restait veuf au bout de cinq ans de ménage et chargé d'un enfant de quatre ans. Hélène avait supposé qu'il ne tarderait pas à se remarier et elle ne s'était pas autrement préoccupée de l'avenir de son neveu, jusqu'à l'arrivée de cette lettre à laquelle il s'agissait de répondre. Paul lui écrivait de Paris qu'au moment de quitter l'E-

rope pour trois ans, il ramenait son enfant dans sa ville natale, et qu'il comptait sur l'aide de sa sœur pour trouver à qui le confier. Il était clair qu'il s'attendait à ce que cette sœur sans enfants offrît de garder le petit garçon auprès d'elle.

Plus Hélène se creusait la tête, plus elle sentait que ses raisons ne seraient, aux yeux de son frère, que de mauvais prétextes. Il ne connaissait pas les exigences et les complications d'un intérieur comme le sien ; sa vie ne s'était pas écoulée dans la recherche de la paix et du confort ; les coups du destin, le danger et la mort, avec leurs terribles secousses, avaient été son partage. Comment lui faire comprendre que son bonheur à elle et celui de Léo dépendaient de l'ordre de leur ménage, de la régularité de leurs habitudes ? Léo répondrait mieux qu'elle ; il pourrait alléguer la santé délicate d'Hélène et dire qu'on ne pouvait lui imposer la tâche d'élever un enfant étranger. Il était plus facile à un homme d'écrire cela, et Léo le lui devait bien, puisque c'était à cause de lui qu'elle avait pris cette résolution.

Elle se leva de son élégant tabouret doré et se mit à la recherche de son mari. Il travaillait et ne tenait pas à ce qu'on vînt le déranger, car il répondit avec impatience à la proposition d'Hélène.

— Ce n'est donc pas une affaire réglée ? Toute la journée d'hier, ce matin encore, tu n'as cessé de me démontrer qu'un enfant serait très gênant ici ; et voici que tu recommences ! Ecris simplement à ton frère que nous nous réjouissons de le recevoir pour la première fois. Ne parle pas de l'enfant ; c'est d'ailleurs une pure supposition de ta part de vouloir qu'il s'attende à ce que nous le prenions chez nous. Passe la chose tout à fait sous silence.

Ce fut bien ce qui arriva.

Pendant que les doigts d'Hélène, chargés de bagues, faisaient courir la plume sur un papier où, selon la mode, le chiffre ne laissait pas de place à l'écriture, une voiture tourna l'angle du jardin, fit grincer le gravier de l'allée et s'arrêta devant la maison. Un homme maigre, au teint bronzé par le soleil, à la barbe et aux yeux très noirs, en sauta lestement, et aida à descendre un petit garçon dont la tête était entourée d'une masse de boucles brunes. Au lieu de dire son nom au domestique accouru, il lui tendit sa valise, demanda où était le salon et y pénétra sans cérémonie.

Hélène se retourna, poussa un cri : « Paul ! » et quitta brusquement son joli bureau de Boule, sans oublier de retenir le tabouret pour ne pas le renverser.

Il l'enveloppa de ses bras comme une petite fille, car elle ne lui venait pas à l'épaule. Puis il poussa l'enfant en avant.



— Voici Nando, que je recommande à ta bonté, avant de m'en aller au-delà des mers.

L'enfant était fort touchant dans ses habits de deuil; il attachait des yeux tristes et effarés sur cette dame inconnue, à laquelle son père disait « Tu ».

— Un solitaire comme moi (la voix de Paul trembla), ne sait trop ce qu'il faut à ces petits êtres. J'ai pensé que si tu voulais bien quelquefois le regarder avec tendresse, le pauvre enfant serait moins abandonné.

— Certainement, Paul, je m'occuperai de lui autant que possible. Viens trouver Léo, il n'aura pas entendu la voiture.

La porte s'ouvrait et Léo apparaissait, très heureux, très surpris, extrêmement cordial, mais si affairé qu'on eût dit qu'il voulait dissimuler un peu d'embarras.

— Bonjour, mon petit homme, dit-il à l'enfant, après avoir accueilli son beau-frère; et il lui tendit la main. Le petit garçon n'avait pas lâché celle de son père et son cœur battait de frayeur.

— Tu peux nous rester quelque temps? demanda Léo.

Avec l'instinct rapide de l'homme qui a beaucoup voyagé, Paul répondit :

— Oh! deux jours à peine, et, si vous n'avez pas de place, nous irons à l'hôtel; nous y sommes habitués, n'est-ce pas, Nando?

— A aucun prix! s'écria Hélène, qui regarda son mari, dont les yeux disaient : « La chambre bleue ». Elle sortit vivement pour donner des ordres.

— Assieds-toi donc, mon cher beau-frère.

— Volontiers, mais sur quoi? J'ai peur de briser ces petites machines dorées.

Il courut chercher dans l'antichambre un siège plus sérieux. L'enfant continuait à se serrer contre lui. Hélène ne savait où trouver un lit pour ce dernier. Tout ce qu'il fallait improviser était chose odieuse à son amour exagéré de la méthode. Marthe proposa de faire un lit sur le canapé, mais Hélène déclara que c'était dommage; son joli canapé bleu! Marthe haussa les épaules d'un air maussade.

— Oui, mais que faire? Envoyer emprunter un lit d'enfant dans le voisinage, où on en trouvera un?

A cette seule idée, Hélène sentit la tête lui tourner.

— Puis-je allumer un cigare? demanda Paul quand sa sœur rentra. Elle observa qu'il avait pris une des chaises de l'antichambre, ce qui détruisait toute la grâce et l'harmonie de son salon, et répondit d'un ton contraint :

— Naturellement! Mais tu déjeuneras, d'abord?

— Merci; nous avons déjeuné; nous savions arriver trop tard pour le vôtre.

— Tu es déjà un grand voyageur, toi aussi, ou tu le deviendras? dit Hélène à son petit neveu. Comment t'appelle-t-on?

— Nando.

— Dis donc ce que tu veux être quand tu seras grand. Ta tante te l'a demandé.

— Je veux être jardinier.

Cette surprenante réponse d'un fils de marin éveilla l'attention de Léo, qui n'avait pas encore regardé l'enfant.

— Aimes-tu les fleurs?

— Oh! oui, et les fleurs m'aiment. Quand je vais dans le jardin, elles me regardent toutes.

L'enfant était délicieux en disant cela; sa passion pour les fleurs chassait l'expression effrayée de sa physionomie. Léo fut heureux de ce prétexte pour éviter au salon de sa femme la profanation du cigare.

— Allons dans le jardin. Nando verra mes fleurs.

Cette fois, enfin, on se rappelait son nom.

Le jardin était beau et vaste. Hélène craignait de voir l'enfant dévaster les corbeilles et marcher sur les plates-bandes; son regard inquiet le suivait du banc sur lequel ils s'étaient assis. Mais il regarda autour de lui avec de grands yeux, et soudain il se mit à pleurer. Elle courut à lui.

— Ici, les fleurs ne veulent pas me regarder! Elles ne me connaissent pas! sanglotait Nando.

— Attends! d'ici demain vous ferez connaissance. En veux-tu une?

Elle cueillit une rose à cent feuilles et la donna au petit garçon, qui la baisa, la contempla, ravi, et la tint avec des précautions excessives, comme s'il voulait l'empêcher de se faner. Toute la journée, il porta sa rose avec lui, à la stupéfaction de son oncle et de sa tante, qui ne s'étaient jamais imaginé un enfant autrement que tapageur, remuant, insupportable.

Léo s'était étonné qu'Hélène eût cueilli la rose pour son petit neveu, et Hélène ne s'étonna pas moins de voir Léo lui faire faire le tour du jardin, en causant avec lui de telle ou telle plante.

— Où donc a-t-il pris cet amour des fleurs? demanda-t-elle à son frère.

Les traits de Paul se contractèrent et s'assombrirent.

— C'est sa mère! fit-il à demi voix. Et, depuis qu'elle est morte, il s'imagine qu'elle repose sous toutes les fleurs; pour lui, sa tombe est partout, et il croit que les fleurs lui sont envoyées par elle. Elle lui avait raconté tant de légendes; elle causait avec lui comme s'il était déjà grand! Elle n'avait que lui quand je n'étais pas là.

— Elle devait être fort belle? demanda Hélène, embarrassée de ne rien savoir de la femme de son frère.



— Elle était comme l'enfant. J'ai leur portrait à tous deux. (Il fouilla dans sa poche de côté.) Quand on l'a peinte, elle était déjà bien malade, mais si belle encore! Lorsque je la revis ensuite, je ne la reconnus plus.

Il se leva et lança des bouffées de tabac dans le chèvrefeuille de la tonnelle. Hélène regardait ces deux têtes de femme et d'enfant, d'une beauté idéale, appuyées l'une contre l'autre. Elle commençait à entrevoir quelque chose de la douleur qui remplissait l'âme de Paul, à l'entrevoir seulement, car Hélène n'avait jamais fait l'épreuve de la douleur. Elle ne savait s'il fallait parler ou se taire. Le frère et la sœur, l'un près de l'autre, se sentaient séparés par des océans. Il était à l'étroit dans cette petite maison, ce jardin soigné, cette minuscule tonnelle; Hélène était comme oppressée au contact de ces émotions ardentes qu'elle ne connaissait que par les livres et qui avaient ravagé l'âme de son frère ainsi que des flots orageux.

— Il vaut autant que tu repartes. Cela distraira ton chagrin.

— Oui, ce sera une grande distraction de passer les nuits entre le ciel et l'eau, sur mon banc de quart, et de compter les étoiles se mirant dans les vagues.

Elle resta déconcertée.

— Je parlais des pays étrangers.

— Tu crois que je ferai la cour aux Japonaises? Cela n'a jamais été dans mes habitudes.

Hélène, décontenancée, eut la sensation d'hérisser son plumage comme un oiseau effaré.

— Je ne pensais qu'au paysage, dit-elle froidement.

Un sourire effleura la bouche de Paul, mais sans gagner les yeux, qui restèrent mélancoliques. Dès son enfance, il avait eu cet étrange sourire des lèvres; ses yeux ne riaient jamais. Son fils était de même.

— Je chasserai à Ceylan.

— L'Europe doit te sembler trop petite?

Il sourit de nouveau,

— L'Europe est une grande route, avec des arbres des deux côtés, et une douane chaque demi-heure, comme si toutes les contrées et tous les individus n'y étaient pas taillés sur le même patron et n'avaient pas le même visage.

Léo entendit cette dernière phrase, et se rapprocha en souriant, car il aimait à causer entre hommes de questions abstraites. Hélène, au contraire, redoutait de telles conversations; elle y coupa court, avant que son mari n'eût ouvert la bouche.

— Te rappelles-tu, Paul, comme nous jouions autrefois à cache-cache, dans le jardin, et la peur de notre pauvre papa de nous voir nous échauffer?

— Oui, c'était son principal souci. Autrement il ne se cassait guère la tête à notre sujet,

répliqua Paul, avec une grande amertume sous son sourire. J'ai assez souffert plus tard d'avoir été si mal élevé! Ma femme a commencé la première à combler les lacunes de mon éducation.

Il s'arrêta court. Hélène, qui n'avait jamais découvert de lacunes dans sa propre éducation, se sentit blessée que son frère n'eût pas gardé un meilleur souvenir de leur enfance commune.

— N'as-tu jamais senti le mal du pays?

— Les premières années! Je n'avais pas dix ans, quand mon père me mit à l'école préparatoire de la marine. Je n'en sortis plus, je ne connus jamais la vie de famille, parce que nous n'avions pas de mère! Et mon pauvre enfant est destiné au même sort!

Paul se leva et chercha son fils, qui, appuyé contre la grille, s'amusait à regarder tirer l'eau du puits de la cour.

— N'es-tu pas fatigué, Nando?

— Non, papa, mais quand repartons-nous?

— Tu ne te plais pas ici?

— Non, papa, j'aime mieux être en chemin de fer.

Paul soupira et caressa les joues brunes de son fils. Hélène s'était approchée.

— Est-il fatigué? Veut-il dormir un peu? Viens! je l'emmène à la maison, Paul. A propos, j'y pense, tu n'as pas dit bonjour à Marthe; elle le prendra fort mal. Viens vite! Tu te souviens de Marthe?

— Vaguement. L'avais-tu, à Scheveningen, la dernière fois que nous nous sommes vus?

— Mais Marthe était avec nous, quand nous étions enfants!

— Ah! oui, le factotum de notre père! Je m'en souviens; un vieux dragon!

— Paul!

— Ne te fâche pas, je suis incorrigible.

L'entrevue avec Marthe fut glaciale; cependant Paul lui recommanda son enfant, et elle répondit avec dignité:

— Madame vous dira que je suis une domestique consciencieuse.

Le frère et la sœur se retrouvèrent dans le boudoir d'Hélène. Nando fut, bon gré mal gré, contraint de s'étendre sur le canapé et reçut pour récompense trois bonbons, avec lesquels il joua sans les manger, car il n'aimait pas les sucreries. Léo était à son ministère; Paul et Hélène se regardèrent embarrasés, n'ayant rien à se dire, et sentant l'incroyable gêne qu'on éprouve à rester muet en face l'un de l'autre, après une longue séparation.

— T'es-tu informée d'un pensionnat? Ou peut-être Nando serait-il mieux dans une famille? finit par demander Paul.

— Je n'ai reçu ta lettre qu'avant-hier, et je ne t'attendais que la semaine prochaine.

— C'était ma première intention de n'arriver



qu'alors. Te serait-il désagréable de commencer tout de suite nos recherches ? Il faut que je reparte après-demain, et je voudrais auparavant installer mon pauvre petit. N'est-ce pas singulier que moi, un homme, j'aime tant les enfants, et que toi, Hélène, tu ne les aimes pas !

— Moi ! Je les adore ! — fit-elle, en rougissant, — mais Léo !

Elle passa dans son cabinet de toilette pour se préparer à sortir.

Pendant trois heures ils parcoururent la ville en voiture, visitant tous les établissements d'éducation, publics et privés, célèbres ou obscurs. Ici, on refusait de prendre un si jeune enfant ; là, on ne dépassait pas un nombre déterminé de pensionnaires ou bien l'installation ne convenait pas. Paul revint fort découragé ; Hélène le consola en représentant qu'ils avaient encore quelques adresses où ils pouvaient aller le lendemain. L'enfant s'était endormi en jouant avec ses bonbons ; Léo était rentré et avait rapporté de petits outils de jardinage pour Nando. Paul eut peine à ne pas le réveiller pour jouir de sa joie.

— Là, derrière la tonnelle, il y a un coin où il pourra bêcher et planter sans gêner personne, dit Léo, en se promenant dans le jardin avec son beau-frère, avant le dîner. Hélène, que des visites fort importunes retenaient au salon, était sur des charbons ardents. Elle craignait que son mari et son frère ne pussent se comprendre, que sans elle, ils ne tombassent sur des sujets de conversation dangereux. Au contraire Léo se faisait expliquer le système de construction des torpilleurs, et se plaignait des règlements douaniers de son pays.

— Tu avais bien raison ce matin ; une douane toutes les demi-heures ! Mais ici, à quoi sert d'avoir des idées justes ? J'ai travaillé deux ans, réuni des masses colossales de matériaux pour bâtir un édifice de preuves ; je me suis présenté devant le ministère avec des chiffres, des statistiques, — on m'a écarté sous le plus insignifiant prétexte. Aujourd'hui, je suis bien décidé à mener une vie tranquille et à ne plus m'occuper des affaires du public ; j'ai assez des miennes.

Paul pensa :

— Les tiennes ! A quoi bon puisque tu n'as pas d'enfants ?

Mais il ne le dit pas. Il était pris d'une telle compassion pour ce ménage sans avenir, que son sort lui semblait enviable par comparaison. Trois ans de séparation, il est vrai ; mais ensuite, trois ans de repos, pendant lesquels il pourrait reconstruire son foyer, former le cœur et l'esprit de son fils.

Marthe avait réveillé l'enfant pour dîner, il arriva, encore tout assoupi.

— Mange-t-il à table ? demanda la vieille ser-

vante étonnée, et Hélène répéta la question. Paul eut de nouveau son singulier sourire.

— Crois-tu que je fais mettre une table pour moi et une pour lui ? Mais fais comme tu voudras ; il peut manger seul.

— C'est une simple question. Viens, Nando, assieds-toi près de moi.

— Pourrais-je demander un coussin pour lui ? dit Paul.

Après quelques allées et venues, on trouva un coussin convenable, et, comme le potage était déjà servi, l'enfant fut aussitôt installé sur sa chaise ainsi exhaussée. Il demeura immobile devant son assiette. Hélène lui attachâ sa serviette et s'étonna de ne pas lui voir prendre sa cuillère.

— Faut-il qu'on te fasse manger ou sais-tu manger tout seul, dit-elle, en se tournant vers lui.

Il leva sur elle ses yeux ombragés de cils admirables et dit, en rougissant :

— Je n'ai pas récité ma prière.

Tous se regardèrent confus.

— Dis-la, mon cher petit, fit Léo.

L'enfant joignit les mains et murmura :

— Mon Dieu, donnez à manger à tous les pauvres petits enfants !

Cette prière était quelque chose de nouveau. Qui donc la lui avait enseignée ?

— Ma maman, ma jolie maman !

— Elle avait fait de lui un chrétien agissant, dit Paul. Raconte à ta tante ce que tu faisais après dîner.

— Je portais à manger aux petits pauvres, mais seulement quand j'étais sage.

— Tu étais toujours sage ? demanda Hélène.

— Pas toujours, fit Nando, dont les cils s'abaissèrent sur ses joues brûlantes.

Hélène se dit qu'il fallait remettre entre des mains de femme un enfant si tendrement élevé, et qui demandait tant de ménagements. Il mangeait fort peu ; Paul dit en riant que c'était un vrai petit méridional et qu'il vivait de fruits. On servit le café au jardin ; Nando reçut ses outils et se mit à piocher et à bêcher avec zèle.

Paul réfléchissait à part soi, et ne pouvait concevoir comment sa sœur ne semblait pas même avoir l'idée de garder son fils. Elle parlait d'une pension située presque à la campagne, en fort bon air ; et tout en parlant, elle se retournait sans cesse pour s'assurer que l'enfant ne gâtait rien. Paul ne comprenait pas que des objets inanimés pussent être plus précieux qu'un être vivant. Il se sentait de plus en plus étranger et triste dans la société de sa sœur ; mais il parlait de ses voyages et s'efforçait de se rendre aussi agréable que possible.

Nando s'approcha du jardinier qui apportait une plante rare. Celui-ci le regarda avec amitié.



— Cette fleur vous plaît? J'en ai d'autres dans la serre; voulez-vous les voir?

— Oh! volontiers.

Tous deux s'en allèrent, la main dans la main. Nando reconnu dans la serre beaucoup de plantes conservées à grand'peine et que lui avait vues à l'état sauvage; il raconta au jardinier où elles poussaient, et les embrassa tour à tour.

— Est-ce qu'elles te regardent? demanda-t-il à son nouvel ami.

— Oui, si je me mets devant leur soleil.

— Moi, elles me regardent toujours; elles m'ont reconnu tout de suite. Beaucoup ne veulent pas que je m'en aille; elles s'attachent à mes habits et elles pleurent parce que je les ai oubliées. Quand je serai jardinier, je comprendrai ce qu'elles disent.

Le brave homme s'était assis sur un des bancs de la serre, l'enfant entre ses genoux, et il l'écoutait jaser.

— C'est ma jolie maman qui m'envoie toutes les fleurs, du fond de la terre où on l'a mise. Oui, je l'ai vu mettre! Quand je pourrai creuser un trou assez grand, je la retrouverai et je la ramènerai ici; je ne veux pas qu'elle reste sous la terre où il fait noir.

— Mais peut-être, tout au fond, fait-il très clair; peut-être se promène-t-elle entre des fontaines qui jaillissent et de belles fleurs d'or, et trouve-t-elle cela meilleur que notre terre? Ne vous a-t-on jamais dit qu'elle est au ciel, Nando?

L'enfant semblait suspendu à ses lèvres.

— Ah! oui, le ciel! On dit « le ciel », mais tu vois bien où il est, là-haut, tout là-haut; et j'ai vu de mes deux yeux qu'on la mettait dans la terre. Crois-tu que je la retrouverai?

— Quand vous serez vieux, si vous avez été bon et sage toute votre vie, vous irez la rejoindre dans le beau jardin!

Nando ne voulait plus quitter sa nouvelle connaissance. Il pleura quand il dut aller dormir. Marthe s'offrit à le déshabiller, mais Paul la remercia, en disant qu'il n'aurait plus si souvent la joie de le faire lui-même. Sous ce prétexte, il gagna quelques moments de solitude avec son enfant, qui fit sa prière sur ses genoux et lui dit tout aussitôt:

— Viens, papa, allons nous-en!

— Tu serais donc très malheureux de rester ici?

— Je resterais bien avec le jardinier, mais tu vois, on ne me laisse pas.

— Je prierai ta tante de te permettre d'aller le voir quelquefois.

— Il faut que tu t'en ailles sur la mer?

— Oui, mon chéri, bientôt.

— Mais, papa, qui est-ce qui restera avec moi? Où vais-je demeurer? Mène-moi près de

maman! Nous étions si contents ensemble, et le jardinier m'a dit qu'elle se promène dans un beau jardin où il y a des fontaines.

— Ah! mon enfant, je ne sais pas le chemin; sans cela, nous serions déjà tous deux avec elle!

Il porta Nando dans son lit. Ses yeux étaient gonflés de grosses larmes. Rejoindre sa mère! Ah! s'il osait partir avec l'enfant pour ce monde inconnu, toutes leurs peines seraient finies... mais était-ce bien le moyen de la rejoindre? Il avait dit vrai, il ne savait pas le chemin!

Quand il revint dans le salon très éclairé, sa physionomie était si triste, qu'elle fit mal à sa sœur.

— Le petit lit est-il bon? demanda-t-elle pour dire quelque chose.

— Je crois que oui. A cet âge, tous les lits sont bons; on dort toujours.

Ils se mirent à feuilleter des gravures. Hélène fit un peu de musique, et la soirée s'acheva de bonne heure.

— Comment trouves-tu mon enfant? dit Hélène à Marthe, en se déshabillant.

— Qui donc?

— Mon petit neveu, si tu ne comprends pas? fit la jeune femme, impatientée.

— C'est un sournois.

Hélène rit d'un air un peu moqueur.

— La raison, je te prie?

— Madame m'a demandé mon opinion, sans cela, je n'aurais rien dit.

— Naturellement, riposta Hélène nerveuse, et elle ajouta: Tu peux t'en aller, je n'ai plus besoin de rien.

Marthe s'éloigna et sans faire le moindre bruit, quoiqu'elle eût volontiers frappé les portes; mais sa physionomie avait une expression faite pour effrayer, si on l'avait vue. Personne ne la vit, et elle n'effraya personne.

Une fois dans son lit, Hélène se reprocha d'avoir blessé cette excellente femme; elle eut envie de courir pieds nus jusqu'à la chambre de Marthe, pour lui demander n'importe quoi; mais au moment où elle allait exécuter ce dessein, son mari entra dans la pièce voisine, et pour ne pas lui donner d'explication, elle resta tranquille. Le lendemain matin, elle s'en félicita; car, en repassant ses souvenirs au grand jour, elle se dit que Marthe avait été impertinente, et que c'était à elle, la maîtresse, à réprimer les défauts de sa domestique. Elle ne réfléchissait pas qu'il était un peu tard pour commencer.

— Dors-tu? cria-t-elle à son mari.

CARMEN SYLVA.

(La fin au prochain numéro.)



# REVUE MUSICALE

Le jour de l'an. — *Benvenuto* à l'Opéra-Comique. — Opéra. — *Salammbô* à Rouen. — Concerts et nouvelles. — Musique choisie.



A voilà revenue la saison des bons souhaits, des cadeaux, des embrassades sans merci et des étrennes sans fin. Nous serons agréable à nos lectrices en leur souhaitant que le bon Dieu réalise les premiers, fasse les seconds magnifiques, les troisièmes aussi rares que sincères, et les quatrièmes nombreuses... lorsqu'on les reçoit ! Il n'est pas dans nos habitudes que les jeunes filles aient à donner des étrennes, et ce que l'on offre à ses amies en souvenir du jour de l'an, rentre dans notre seconde catégorie : les cadeaux.

Quant à nous, nous voudrions pouvoir mettre les uns et les autres en musique et que tout se passât en chansons ! Ce serait beaucoup plus gai, plus vite fait, mieux à la portée des petites bourses et tout à fait fin de siècle, que de bouleverser un peu cet antique usage en le remplaçant par un jour de l'an... national. Le gouvernement en ferait tous les frais, se chargeant des cadeaux, des baisers, de tout enfin. Comme la musique tient une large place dans les réjouissances publiques, cela nous donnerait quelque droit à prolonger cette charge de fin d'année. Mais en 1871, nous sommes encore assez loin du *xx<sup>e</sup>* siècle, et d'ici là nous avons le temps de voir des changements plus extraordinaires. Donc tout aux bonbons et aux embrassements, tout aux étrennes et à l'argent, en souhaitant à nos chères lectrices, grandes et petites, de vivre heureuses, au moins jusqu'en l'an 2001.

Le *Benvenuto* de M. G. Hirsch, musique de M. E. Diaz, n'est pas un chef-d'œuvre. Sera-t-il un succès pour le théâtre ? Le temps nous l'apprendra, car on a vu des astres se lever enveloppés de nuages et briller d'un vif éclat pendant le jour. Malheureusement, *Benvenuto* et ses auteurs ne sont pas des soleils qui se lèvent. Ecrit depuis vingt ans, d'après l'école et le goût musical d'alors, l'ouvrage a vieilli et le portefeuille ne l'a pas garanti de certaines empreintes révélatrices.

Le librettiste place la scène en 1538, non sans donner quelques coups de pied à l'histoire ; les deux premiers actes à Florence, les deux derniers à Rome. Ce n'est pas un drame, mais un vrai mélodrame, dont les situations souvent favorables à la musique, sont habilement tracées.

C'est un épisode de la jeunesse du grand sculpteur où l'amour, le poison, la rapière et la prison jouent un rôle prépondérant et entretiennent l'émotion. Ces tableaux un peu sombres ne sont égayés que par le ravissant ballet des Nymphes entrevues en rêve — seulement — par Benvenuto, dans sa cellule du palais Saint-Ange, à Rome. Au moins pour nous ce n'est pas un rêve, et toutes ces jolies nymphes seraient bien désolées qu'on les prit pour des âmes sans consistance.

M. Diaz s'inspirant d'un sujet essentiellement italien, étant d'origine espagnole et écrivant son œuvre au beau temps de Verdi, quoi d'étonnant qu'elle procédât du genre si fort en faveur à cette époque. Du reste, c'est un musicien qui a le sentiment de la scène, une habile entente des voix, une inspiration mélodique souvent heureuse. Ce qu'on lui reprochera à l'heure où nous sommes, c'est la banalité de son instrumentation peu travaillée, manquant des détails originaux du *leit motive*, si fort en vogue dans la musique du jour, et l'absence de caractère dans le style.

Signalons au premier acte un chœur et un duo assez bien venus, et la *Marche triomphale* qui le termine.

Au second, l'air de Pasilea débute par un andante qui a du mérite, ainsi que le chœur de jeunes filles qui le suit et dont la couleur est charmante, mais nous apprécions moins l'allegro qui le termine. Il y a de remarquables phrases dans le grand duo en *fa*, entre Benvenuto et Pasilea, de même que la scène du duel ne manque pas de mouvement dramatique.

Le troisième acte se distingue par un air avec récitatif de la plus innocente facture, et par le coquet ballet, dont les motifs sont attrayants, surtout celui de la valse et un autre en *ré* majeur qui ont un réel succès.

Au dernier acte on remarque un trio et un chœur qui brillent surtout par une excellente exécution.

M<sup>me</sup> Deschamps, dans le rôle ingrat de Pasilea, a montré un talent dramatique de premier ordre qui a, comme sa belle voix, enthousiasmé le public. M. Renaud est un superbe Benvenuto, autant par son grand style que par la justesse de sa déclamation. M<sup>lle</sup> Ivel, MM. Carbonne, Clément, Bernaert, Maris, Gelibert et Lonati ont tous contribué à cette interprétation hors ligne. L'orchestre, comme les chœurs méritent toujours les mêmes félicitations. Décors et mise en scène très soignés.

A l'Opéra, on annonce que *Le Mage*, de MM. Richopin et Massenet, sera prêt pour les premiers jours de l'année nouvelle. Il se compose de six



tableaux qui formeront six décors différents. Voici les noms des personnages et la distribution des principaux rôles :

Anahia, reine du Touran.....	M <sup>mes</sup> Escalaïs.
Varedha, fille du grand-prêtre	
Amron.....	Fiérens.
Zarastra.....	MM. Vergnet.
Amron, grand-prêtre.....	Delmas.
Le roi de Barddi.....	Baryton.
Un héraut.....	Basse.
Un prisonnier touranien.....	Ténor.
Un officier iranien.....	Ténor.

La distribution des quatre derniers rôles n'est pas encore fixée. En attendant, on a repris *Rigoletto*, avec M<sup>me</sup> Melba, et il est question de remonter *Fidelio*, de Beethoven, pour M<sup>me</sup> Caron, l'admirable héroïne de *Sigurd*. Cette nouvelle artistique est très favorablement accueillie.

L'inauguration du monument de Flaubert, à Rouen, a été le signal de l'entrée de Salammbô en France, dans une superbe première au Théâtre-des-Arts, sous la direction fort distinguée de M. Taillefer. On sait que, comme *Sigurd*, *Salammbô* avait été passionnément acclamée à Bruxelles l'hiver dernier. Nous en avons esquissé les lignes principales dans notre numéro de mars. Nous n'y reviendrons que pour en constater l'immense succès et le sincère enthousiasme des Rouennais pour notre savant compositeur Reyer. M<sup>lle</sup> Eva Dufrane s'est montrée remarquable cantatrice et bonne tragédienne dans *Salammbô*, et M. Raynaud a chanté le rôle de Matho en véritable artiste.

Espérons qu'un nouveau *Mage* ne viendra pas retarder indéfiniment l'accès de *Salammbô* à l'Opéra, car, en fait de chefs-d'œuvre, depuis quelque temps les Parisiens sont les derniers servis.

L'incident Franck-Verdhurt a causé une certaine émotion dans le monde musical, en occasionnant la fermeture du Lyrique-Eden. Cet effondrement subit, en pleine saison théâtrale, serait déplorable, si on n'assurait que bientôt une nouvelle combinaison directoriale se prépare pour remettre tout en l'état. Espérons que, le mois prochain, nous aurons à signaler, avec la reprise de *Samson*, la première de *La Coupe et les lèvres*, de M. Canoby.

En dehors des théâtres, la musique n'a pas chômé, et il faudrait vingt pages comme les nôtres pour ne rien laisser dans l'ombre. Bornons notre ambition à reconnaître que la patronne des musiciens, sainte Cécile, a été admirablement fêtée en l'église Saint-Eustache. La messe annuelle, qu'on y a exécuté sous la magistrale direction de M. Danbé, est une très belle œuvre : *Messe de Notre-Dame-de-Sion*, par M. R. de Boisdeffre, avec soli, chœurs et orchestre. Un *Hymne à sainte Cécile*, pour deux violons, exécuté par MM. Ch. et L. Dancla, et

dont le premier est l'auteur, a produit un ravissant effet. Une *Prière*, pour hautbois et orchestre, par M<sup>me</sup> de Grandval, n'a pas été moins remarquée, et M. Gillet y a fait admirer l'élévation de son style. M. Dallier, le savant organiste de la paroisse, a, comme toujours, captivé son élégant auditoire.

A part les œuvres classiques déjà entendues aux grands concerts Colonne, et qui sont toujours exécutées avec une réelle distinction, la troupe de ce maître a interprété, pour la première fois, une suite d'orchestre : *Callirohé*, écrite, avec une grâce et une sûreté de main des plus rares, par M<sup>lle</sup> Chaminade. Le public du Châtelet, très friand de primeur, a bissé le *Scherzettino*, page fort habilement conçue. Plus tard, la première suite pour orchestre, de M. G. Pierné, obtenait tous les suffrages. *Psyché*, du regretté César Franck, y a été exécutée et écoutée avec une émotion et un recueillement attendris.

On a de plus entendu un *Scherzo* inédit de M. Saint-Saëns, composition de grande valeur, mais d'une inextricable difficulté. Elle a été l'occasion d'une ovation pour le pianiste Diemer et son élève M. Risler, qui l'ont interprétée à quatre mains avec une bravoure incomparable.

M. Lamoureux a, de son côté, fait entendre une œuvre de Liszt : *Tasso*, inconnue à Paris. Ce choix fait honneur au goût du vaillant chef d'orchestre, car il s'y trouve de superbes pages, que le fini de l'exécution rend absolument admirables. M<sup>me</sup> Roger-Miclos est toujours l'impeccable et brillante virtuose dont le style ne manque jamais de soulever de nombreux bravos.

Nous signalerons, comme composition de choix, la brillante *Marche* de Massenet, extraite de ses pièces de genre et arrangée à quatre mains par Filliaux-Tiger.

Très entraînante aussi, la Jota espagnole : *L'Aragonaise*, par J. Albéniz, dont la verve endiablée et la riche instrumentation en font une pièce à grand effet, mais d'une certaine difficulté, comme la précédente. Editeur : Veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre.

La *Sérénade valaque*, de Franz Palfi, tout en restant dans une plus moyenne force et une allure moins animée, conserve un caractère de virtuosité retenue et élégante. — Plus facile est la charmante suite de valse : *Celles qu'on aime*, par G. Auvray, dont le succès est assuré par la variété, la grâce et le brio des motifs. Editeur, E. Froment, 12, passage du Saumon.

Pour finir avec le chant, voici un ravissant *Noël*, de J.-B. Wekerlin, dont les paroles ont autant de charme que la musique. C'est suave et d'une exquise couleur archaïque. Editeur, H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

Marie LASSAVEUR.



# causerie

Paris, 1<sup>er</sup> janvier 1891.



Nous étions au coin du feu, il y a huit jours, à la veillée de Noël, près de la bûche flambante, au village où l'on m'avait conviée.

Il régnait, dans la vieille bibliothèque hantée par les bienveillants esprits des aïeux, une allégresse paisible, un calme surprenant et nous nous demandions, en famille, dans cette douce attente de Noël, quel était le vœu le meilleur à former pour les êtres chers, car la Noël, n'est pas vrai, la naissance du Seigneur, c'est le Jour de l'An des âmes !

Nous avions dédaigné les lampes ; les lueurs du foyer nous éclairaient seules à demi, mettant dans les coins de grandes ombres, embrasant les murs tendus de cuir de Cordoue d'un ton fauve, de fugitifs éclairs, profilant d'étranges figures sur les anciens miroirs de Venise, courant le long des livres alignés qui semblaient chuchoter vaguement entre eux dans cette obscurité amie.

Nos visages apparaissaient et disparaissaient tour à tour avec des effets bizarres de clair-obscur, et nos voix prenaient des intonations émuës un peu mystérieuses.

Non loin, sur la côte, la messe de minuit sonnait à grandes volées.

Nous avions soigneusement fermé les portes de la vaste salle à manger, où était servi le plus magnifique des réveillons dans des enguirlandements de houx aux baies ardentes et de roses de Noël aux pétales vierges, avec les places de trois pauvres : un vieillard, une femme, un enfant au haut bout de la table.

Nul ne songeait plus aux babioles, aux fanfreluches, la magie des étrennes et des agitations mondaines s'était effacée durant l'une de ces heures passagères où la petite bête personnelle dort et où l'ange veille.

C'était le vœu de bonheur pour les élus de notre cœur, que nous voulions trouver dans la nuit sereine de la Nativité, et tout simplement, dans l'ordre moral, nous cherchions, mes amies, ce qu'il y a de meilleur au monde.

Il paraît qu'il existe beaucoup de choses excellentes, puisque chacun envisageait diversement le don suprême, ce qui tend à prouver la beauté de la vie, en dépit des pessimistes.

Tout le monde s'en va, cherchant son idéal ; beaucoup ont peut-être le tort de vouloir lui

donner une forme palpable, car alors la légende poétique qui se transforme en abrégé historique, la fleur desséchée devient tisane.

Je ne médis certainement pas des livres classiques, qui sont la trame solide d'études plus étendues, ni de la mauve, qui adoucit ma poitrine irritée et, avant de me soulager, exhale dans ma bouilloire une odeur subtile, affaiblie, pourtant exquise, des champs d'été, mais il est, dans le domaine intime, des impressions profondes qui doivent, pour rester intactes, être enveloppées d'une gaze d'or, comme en un sanctuaire.

— Souhaitons la passion du travail ! dit à mon côté, rompant la rêverie, une vraie artiste, une musicienne émérite que vous connaissez un peu, mes chères lectrices, et que vous avez sans nul doute appréciée.

C'était bien, très enviable, cependant personne n'acquiesça. On percevait tout bas les défaillances, les difficultés, l'impossibilité même de ce rude labeur intellectuel dont elle remplit ses heures.

— Pour nous, soupira sa voisine, ce que vous nommez la passion du travail serait plutôt celle du devoir, nous n'avons pas la même tâche.

Il y eut un silence.

— Savoir se contenter de son sort, s'écria une voix fraîche.

A merveille, cependant, dans notre exquise retraite, ce souhait raisonnable nous parut inutile.

— La paix du cœur, murmura une blonde et timide fiancée.

— La tranquillité, suggéra une jeune maman dont les marmots font du tapage.

— L'enthousiasme ! cria un frère qui se prépare à Saint-Cyr, en agitant son bras en l'air comme un drapeau.

— L'amour sincère du prochain, proposa une petite philanthrope.

— En attendant celui du mari ? conclut une malicieuse.

Chut ! nous sommes dans le domaine des abstractions.

La cloche de l'église tintait toujours joyeuse.

Je quittai le large fauteuil Louis XIII où, la tête renversée contre le dossier, j'écoutai songeuse les aspirations des autres, cherchant à saisir la mienne, et je m'approchai de la fenêtre ; de la main, j'effaçai la buée qui obscurcissait les vitres glacées, plongeant mes regards au dehors. J'aurais désiré toucher la neige couvrant la campagne de ses blancheurs resplendissantes comme d'un voile de fiançailles mystiques, met-



tant des fleurs d'argent aux arbres morts et des parures immaculées sur les mousses de nos toits.

Je vis très haut, dans le ciel clair et froid, l'étoile des bergers qui scintillait superbe, projetant ses longs feux sur les obscurités terrestres, et je ne désirai qu'une chose pour les miens, pour les amies connues... et inconnues, pour toutes les figures sympathiques rencontrées sur ma route, pour les humbles et les riches, les souffrants et les forts, pour ceux qui viennent et ceux qui s'en vont : « la lumière ».

Cette belle lumière intime venant de l'âme qui défie les ténèbres et le ciel gris, qui se projette sur les bien-aimés, les ceignant d'une auréole, sur les êtres et les choses, les mettant en bon relief, caressant tout d'une lueur d'aube, éclairant la vie entière sans que les nuées puissent la voiler, les ouragans l'éteindre, les années la ternir !

Voilà donc mon souhait, mes chères lectrices, et je vous l'envoie avec un brin de mon cœur... Puis si j'avais un peu de l'or en tonnes du roi Salomon le Sage ou de Xerxès le Fou, dont les flots de richesses, fondues au creuset, charriées par des milliers de canaux, aboutissaient à un centre unique, les réservoirs royaux de l'antique Persépolis, je vous offrirais à chacune, mesdemoiselles, la plus artistique, la plus séduisante... N'ouvrez pas la porte je vous prie à Dame Imagination, mais bien à vos facultés pratiques de ménagères... je vous offrirais en argent pur (le cuivre est suranné et le nickel trop *fin de siècle*), la plus jolie et la plus complète des batteries de cuisine.

Oui-dà ! Ne savez-vous pas que nous devons toutes, par devant l'Université, devenir des cui-

sières émérites, et que le cordon bleu en sautoir sera, un jour peu éloigné, le plus fier ornement de nos corsages ?

Il y aura des grades.

En attendant, nous avons eu cet hiver dans la capitale un cours culinaire des plus intéressants, public et gratuit, tous les vendredis soirs, dans une cuisine de haute fantaisie tendue d'andrinople rouge et munie d'un élégant fourneau à gaz.

Les chefs discourent fort bien, cuisinaient dans la perfection.

On goûtait.

Parmi les séances qui ont eu le plus de succès, je citerai celle des pommes de terre.

L'esprit de Parmentier était avec nous.

Pommes de terre soufflées : On les plonge une première fois dans la friture grésillante, on les retire avec une écumoire (quels gestes majestueux demande ce maniement de la lèche-frite !) Après quelques secondes d'arrêt .... mais vous connaissez toutes les recettes : pommes de terre en allumettes, pont-neuf, château, japonaises, truffées, en beignets légers, légers, etc., etc.

Quant à la leçon d'œufs pochés ou *diplomates*, je suis encore remplie pour le maître d'une crainte respectueuse ; au moment où il brisait la coquille au-dessus de la marmite, dans la vapeur ambiante, je tremblais comme lorsque j'assiste aux exercices d'un équilibriste sur la corde raide, sans raison, du reste, car le chef-d'œuvre était complet, mollet, appétissant et exquis à la mouillette.

Le ciel pourtant vous préserve, mes amies, d'un œuf poché au brevet supérieur !!!

ALIX.

## Economie Domestique

SIMILE VERNIS MARTIN

Prendre un objet en bois blanc poli comme ceux qui sont préparés pour la peinture, étendre bien également avec une brosse un peu large, sur toutes les parties de l'objet, une couche de vernis anglais (il y en a de toutes les nuances). Quand cette première couche est sèche, ce qui exige environ vingt-quatre heures, en mettre une seconde qu'il faut également laisser sécher ; le bois est alors recouvert d'un vernis de la couleur employée.

Prendre une feuille de décalcomanie pour le bois, découper les branches et les sujets en leur laissant un petit entourage de papier et les disposer sur l'objet à décorer. Pour cela, il faut enduire le côté peint de la feuille de papier avec du vernis incolore, puis l'appliquer sur le bois, tamponner pour bien fixer et enfin imbiber d'eau avec un gros pinceau qu'on passe à plusieurs reprises à l'envers de la décalcomanie. Quand cette opération est bien faite, le papier blanc se détache de lui-même et laisse sur le bois le motif coloré.

Quelques notions de peinture à l'huile sont ici nécessaires ; il faut dissimuler ce qui peut rester de papier, réunir les branches les unes aux autres, y ajouter des feuilles, des boutons et des herbes qui les diversifient ; en un mot se servir de la décalcomanie comme fond à la peinture, mais les mêler de telle façon que l'œil ne puisse saisir où finit l'une et où commence l'autre.

Lorsque les raccords de peinture sont secs, on couvre tout l'objet de deux ou trois couches de vernis final, attendant toujours que la couche précédente soit séchée pour en ajouter une autre. Il est ainsi très facile de décorer de nombreux objets qui auront un petit cachet artistique si on suit exactement nos indications et si on a un certain goût naturel.



## DEVINETTES

## Charade

Il en faudra plus d'un pour composer ma jupe,  
Mais prodiguer ce drap serait métier de dupe.  
C'est l'anonyme auteur de tout méchant propos;  
Il dit, fait, ne fait pas : il a toujours bon dos.

Cet homme, à l'œil unique, à la riche bedaine,  
Avait, c'est très certain, du mauvais et du bon.  
De ses fautes chacune était simple fredaine  
Pour les siens. Leur mot d'ordre est encore : \*\*\*!

## Méli-Mélo

I I O O E E N N S S S R L P

Avec ces lettres composer le mot dont la définition suit :

« Tours de gamins, sans importance, »  
Ont dit les trop faibles parents.  
Mais moi, les gamins, je les tance !  
Et mes discours sont différents.

## Logogriphe

On en riait... mais ce fut une peste!

\*\*

Plus d'un mineur au fond de ses puits reste.  
L'influenza, j'en conviens, en fut un !  
En gargarisme, il peut être opportun.  
On la dit morte... et pourtant, elle éclaire !  
Chacun, vraiment, se croit tout le contraire.  
C'est l'opposé de tout commencement.  
Ce gâteau lourd plaît ordinairement.  
Les plus savants s'embrouillent dans ses sour-  
[ces.  
Aux tisserands, qu'il offre de ressources !  
Les matelots en brassent l'écheveau.

Quel pourvoyeur eut-il ? Un noir corbeau.  
J'en sais plus d'un qui, sur deux pieds che-  
[mine...

Il fait le bien. La grâce l'illumine !  
Monstre pour monstre, on préfère un géant.  
L'éclat d'obus y fit un trou béant.  
Serrons celui des amitiés d'enfance !  
Contre les froids, elle est une défense.  
Ce maréchal mourut jeune et pleuré.  
J'aime un vieux tronc de ses plis entouré.  
Charmant prénom doux comme une caresse.  
Département où se trouve la Bresse.  
Voyez plus loin, mesdames, que son bout !  
Bourgeons et fleurs et fruits, l'on y voit tout.

## Énigme

Je ne suis pas une prairie ;  
Et je produis du foin, pourtant !  
En moi, surtout, on apprécie  
Le fond... Qui peut en dire autant?...  
De l'ardente Afrique tirée,

Je suis une cynantérée  
Qu'on sert en mets cru, cuit, froid, chaud.  
Et quand un cœur, à tout le monde,  
Sans compter, se donne à la ronde,  
On dit : « C'est un cœur d'..... »

## RÉBUS



Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Le premier Courrier de modes de l'an de grâce 1891 vous parlera, mes chères lectrices, d'une excentricité de la mode. En y réfléchissant bien, la mode que nous qualifions d'excentrique ne le mérite peut-être pas, puisqu'elle a de nombreuses adeptes parmi les jeunes filles. Nous-mêmes la trouvons charmante quand elle est élégamment portée; mais cela ne nous empêche pas de dire qu'il est étrange de s'habiller de drap quand il s'agit de danser. Oui, mesdemoiselles, il en est ainsi; et vos oreilles ayant très certainement entendu vos frères se servir de ce mot, nous ne craignons pas de le placer sous vos yeux en vous disant qu'un costume de drap rosé, bleuté ou crème est de grand *chic*, bien que d'une simplicité extrême; il se porte sans addition de fleurs et votre coiffure même ne devra s'orner que d'épingles ou d'une fine aigrette. Une coiffure, que l'on fait beaucoup, consiste à onder largement tous les cheveux de derrière, à les réunir au milieu de la tête sans les serrer, puis à en former là des petits tortillons dont le bout, libre, se frise en petite papillote. Devant, les cheveux, ondes en touffe, descendent légèrement sur les tempes. Des fourches retiennent ces petits tortillons de cheveux.

La robe de bal en drap se fait donc très simple. Une sous-jupe en taffetas, avec un petit dépassant tuyauté auquel s'arrête la jupe de drap ourlée de cinq rangs de fine tresse d'or. Le corsage très collant, lacé derrière, avec une petite berthe qui forme lien sur l'épaule, au-dessus d'un petit bouffant qui fait manche. Des lacets d'or au contour et suivant le bas du corsage.

Il faut une touraure imperceptible, suffisante pour soutenir les lés de derrière, qui tombent en s'arrondissant dessus.

Le drap bleuté, avec des galons d'argent, est bien jeune, et le crème, pailleté dans le bas, fort joli.

Décrivons ce costume de jeune fille destiné aux diners, aux soirées de musique ou de danse. C'est un drap gris perle, que le fin cachemire d'Ecosse ou le granité remplacera très bien. La jupe, sur une sous-jupe de taffetas, reçoit un falbala monté à tête; toute l'élégance est dans le corsage, qui se lace devant, avec un fouillis de mousseline de soie crème qui dégage légèrement l'encolure; ce fouillis descend se perdre dans la pointe-ceinture de moire blanche, qui se termine à gauche par deux longs pans inégaux; il est cerné par des revers en moire blanche qui, derrière, se continuent en col rabattu. La grande nouveauté consiste dans un plissé de drap de quarante centimètres cousu au bord du corsage, au-delà de la pointe-ceinture, et qui s'arrête dans les lés de derrière, lesquels s'agrafent sur le corsage; là se pose un chou. C'est donc la hanche que garnit ce plissé, l'effet en est des

plus élégants. La manche épaulée est en mousseline de soie, large jusqu'au coude, et terminée par un haut poignet de moire boutonné intérieurement. Un nœud de moire dans les cheveux. Bas crème, souliers gris perle ou noir. Gants crème en peau de Suède. Un ou deux bracelets passés sur le gant et, si l'on porte des boucles d'oreilles, une perle, un clou d'or, un rien, mais joli.

Le tulle moucheté, l'éolienne et les gazes de soie sont les étoffes courantes pour les toilettes de bal; les jeunes femmes ont encore le tulle noir ou crème, avec paillettes d'or, dont on fait le tablier et aussi des volants; c'est tout à fait joli avec une élégante garniture de marabout ou de plumes. Les grands effilés en garse, avec nœuds de perles, sont une des grandes élégances pour le costume paré du soir. Ils se mettent au bas du tablier, en berthe sur le devant du corsage, où les brins descendent jusqu'à la pointe et diminuent progressivement de longueur en remontant à l'épaule; ce même arrangement descend de l'entourure. En perles diaphanes marine, il est ravissant sur une robe en broché bleu pâle ancien.

La collerette Médicis; le tour de cou en gaze, formant un gros bouillon crevé qui soutient une haute dentelle crème, sont fantaisies d'intérieur et se mettent sur un corsage peu garni. Pour la ville, il est en fourrure à longs poils, en plumes frisées, en plumes de coq.

Très jolie comme doublure de sortie de bal, la chèvre du Thibet avec ses longs poils frisés, d'une blancheur éblouissante, tombant dans un agréable pêle-mêle. C'est une fureur, la folie du moment.

Les soirées commencent, les diners se succèdent à Paris, à Nice et à Cannes où les plus riches toilettes sont expédiées par nos meilleures faiseuses. Les soirées sont en grande vogue pour les robes de soirée et de bal, pour le théâtre et les diners. Nous avons admiré les belles fabrications lyonnaises auxquelles nulle autre étoffe ne peut être comparée et nous avons noté quelques teintes nouvelles ravissantes, telles que Lobelia, Stanley, Émeraude, Trianon, Jaune de Chine, etc., etc. qui font des toilettes d'une incomparable richesse et n'ayant besoin d'être relevée par aucune garniture. La faille, très en faveur, se garnit de perles et de dentelle de passementerie ou de plumes. Le cachemire et les lainages sont *habillés* et sortent de l'ordinaire s'ils sont combinés avec une belle soierie. La bengaline, légère et souple, est d'un effet charmant aux lumières et fait des toilettes de jeune fille élégantes et peu coûteuses.

Quant aux dames âgées, rien ne les habille mieux que le velours et le satin. La jupe garnie d'un haut volant de Chantilly et le corsage ouvert sur un gilet plissé de dentelle faisant écharpe, garniture très comme il faut.

Pour les dames d'âge moyen, une très élégante



broderie rococo se fait sur faille de laine. Pour le tablier, ce sont des bouquets d'œillets, de violettes, de pensées, de lilas joliment jetés au-dessus d'une haute guirlande de ces mêmes fleurs, une merveille qui, dans un siècle, fera le bonheur des chercheuses de vieilleries, comme les détroques des grandes dames des siècles passés font notre joie quand nous les découvrons chez les revendeurs. Ces petits rubans ombrés, en harmonisant les couleurs, donnent un charmant relief à la fleur. L'envers du corsage et les manches sont brodés de même. Bizarerie de la mode! la manche longue se porte avec le corsage décolleté, manche terminée et serrée au poignet; seulement, elle se fait en crêpe de Chine, même si la robe est en drap. On trouve cette anomalie charmante; inclinons-nous. Mieux était la manche courte avec le corsage montant, qui se fait encore avec succès, bien qu'elle soit moins nouvelle. On reporte la mousseline blanche pour les soirées dansantes en intimité. Il la faut très claire et la garniture de tulle point d'esprit est gracieuse.

Volants froncés, ceux plissés se démodant beaucoup.

Mesdemoiselles, la mode vous habille en ce moment avec une simplicité élégante que votre jeunesse rehausse encore. Comme je vous le disais, point ou peu de bijoux. Dans vos cheveux, la petite couronne de fleurs mignonnes est permise, ou l'aigrette placée de côté un peu haut. A votre corsage, si tant est que vous en ayez envie, une branche au creux de l'épaule, assortie aux fleurs de la coiffure; mais si vous n'y tenez pas, tant mieux, car votre corsage bien tendu, lacé derrière, décolleté modestement sur une chemisette plissée de tulle illusion, à notre avis, n'en sera que plus joli.

Le bas de couleur a vécu, il reste légèrement teinté. Le soulier de satin noir est en vogue. Le bas blanc fait aujourd'hui très bonne figure dans la toilette de bal et de soirée, si cette toilette est d'étoffe légère, vaporeuse et de teinte idéale.

CORALIE L.

L'Album de travaux du 20 décembre de l'Édition hebdomadaire blanche contient les travaux suivants créés spécialement pour cette édition :

Poche-aumônière pour suspendre au bras du fauteuil de la maîtresse de maison. — Deux couvertures de livre offrant deux dispositions d'étoffe. — Tapis en bandes rouges et bleues genre canevas, avec broderie genre Gobelin égyptien. — Deux pelotes, l'une sur plateau, en étoffe ancienne, avec le dessin de l'étoffe pour le reproduire en points lancés. — Rond de serviette en étoffe ancienne avec le dessin à broder. — Sac à ouvrage forme nouvelle. — Classeur. — Corbeille à ouvrage pouvant servir de cache-pot faite d'un prosaïque panier à beurre de Bretagne.

## VISITES DANS LES MAGASINS

En même temps que nos courriers de modes qui tiennent au courant des façons et des étoffes en vogue, nous croyons que des renseignements pris chez de bonnes couturières sont faits pour intéresser nos lectrices. Chez M<sup>me</sup> Turle, 9, rue de Clichy, nous avons vu des robes de soirée pour jeune fille et jeune femme d'un goût exquis. Robe de gros tulle légèrement inclinée, garnie de volants froncés festonnés en soie crème; quelque chose de ravissant. Une autre pour soirée en fin cachemire rose, décolletée en carré, avec la manche longue en crêpe de Chine rose, large et froncée à un étroit poignet de moire. Façons charmantes, garnitures élégantes et gracieuses, ensemble comme il faut; voilà ce que nous avons vu chez cette excellente couturière. Est-il besoin d'ajouter que le travail est parfaitement soigné?

Une coiffure jolie et seyante est le complément de la toilette et de ville et de bal. Ce que nous avons vu de coiffures chez M. Lenthéric, 245, faubourg Saint-Honoré, est chose inouïe. Toutes jolies, par exemple, et moins compliquées que celles des années passées. Pour arriver à se coiffer soi-même, d'une façon charmante, M. Lenthéric a composé toutes sortes de postiches légers qui ne fatiguent

pas la racine des cheveux. Ce sont des bandeaux frisés et ondes, des touffes de bouclettes, qui se parsèment dans les torsades. Il fait aussi des demiperruques pour les personnes dont la tête est dégarnie de cheveux.

Très charmantes les fantaisies en aigrette, plume, fleurs, ainsi que celles en écaille : épingle-fourche et petit peigne travaillés à jour, à boules, à croisants, avec cailloux du Rhin ou marcassite finement sertis.

On trouve chez ce coiffeur à la mode bien d'autres jolis objets de coiffures que le défaut de place nous empêche de signaler.

Nous voici, disait une élégante mondaine, dans la saison des nez rouges et des mains gercées, aussi que de visites je fais à M. Guerlain pour me préserver de ces laids et douloureux bobos! Nous avons noté les préparations conseillées par cette autorité, en ces sortes de choses, avec l'espoir que ces renseignements pourront être utiles à nos lectrices.

D'abord pour la guérison des gercures aux lèvres, au nez, à la figure, des crevasses et engelures ouvertes aux mains et aux pieds, le baume de la Ferté est souverain. Enduire le nez et les lèvres



simplement, l'effet très prompt permet d'appliquer le baume à toute heure de la journée, le soir est cependant préférable.

Pour les gerçures, crevasses, engelures, il faut que la partie malade soit parfaitement propre, lavée avec soin, l'essuyer pour n'y point laisser d'humidité. Poser le baume que l'on aura étendu sur un peu de papier brouillard. Renouveler le pansement soir et matin jusqu'à la guérison qui, dans les cas ordinaires, tarde rarement plus de vingt-quatre heures. La mixture balsamique pour les engelures non ouvertes. Il suffit d'en imbiber un peu de ouate et de frotter pendant quelques instants la partie gelée. Répéter ces frictions trois ou quatre fois par jour. Ces préparations au suc de raisin sont conseillées par les médecins qui en ont constaté les très bons résultats.

Le savon Sapoceti au blanc de baleine et la pâte de velours sont désignés pour conserver les mains souples et blanches. La crème de fraises et la lotion de Guerlain pour le visage. Le Jicky et les fleurs du Guildo sont parfums à la mode pour le mouchoir, ainsi que l'Impérial Russe. Guerlain, 15, rue de la Paix.

La fabrique de fleurs artificielles de M<sup>me</sup> A. Favier, 68, faubourg Poissonnière, Paris, est connue depuis longtemps de nos abonnées; elles savent que les fleurs sont fines, naturelles et de prix très raisonnables. C'est en artiste que M<sup>me</sup> Favier exécute et monte les fleurs, touffes, guirlandes, charmants effilés de pâquerettes, églantines, bluets, jasmin, myosotis, fleur de pommier; tout cela fait de ravissantes parures de jeune fille. La délicieuse couronne de bruyères avec le bouquet assorti est jeune et coquette. Non moins charmant le chevrefeuille, thé et corail, et superbes ces chrysanthèmes échevelés, si à la mode cet hiver.

La maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, est le rendez-vous ordinaire des femmes de goût et des travailleuses qui aiment à embellir leur home de quelques beaux ouvrages artistiques. Tapisserie genre ancien, panneaux, meubles, bandeau, table; broderie Louis XV rococo, Louis XVI à sujets Watteau. Vient ensuite une foule de travaux de fantaisie: tapisserie au petit point à fils tirés, application d'étoffe et de bouquet détaché. Tous ces genres, si différents, sont préparés avec le goût artistique qui distingue les ouvrages créés par la maison Lebel. Il y a aussi des combinaisons d'étoffes anciennes et de broderies, avec vieux galon ou dentelles qui sont ravissants. Nous avons été émerveillée de ce que nous y avons vu, et agréablement surprise par les prix raisonnables de tant de belles choses.

Inventeur de beaux travaux de tapisserie Moyen-âge, M. Lebel a cherché un moyen de les soustraire aux ravages causés par les mites. Le procédé qu'il a trouvé les met à l'abri de ces insectes. C'est un réel service rendu aux collectionneurs de tapisseries anciennes, qui affluent rue Saint-Honoré. Le Miticide Lebel s'applique à tous les genres de tapisserie et les conserve indéfiniment dans un état parfait.

Les renseignements suivants s'adressent à nos

nouvelles abonnées. L'Eau et la Pommade vivifiantes de A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, que l'on trouve chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise), sont souveraines contre la chute des cheveux qu'elles font abondamment repousser aux places dégarnies, soit à la suite d'une maladie, soit par le poids des faux-cheveux. Ces deux préparations analysées par les médecins et trouvées excellentes sont conseillées par eux. Elles enlèvent les pellicules, donnent de l'éclat à la chevelure et la rendent souple.

L'usage habituel de ces préparations préserve des petites maladies du cuir chevelu, telles que démangeaisons, pellicules, qui souvent sont cause de leur perte, et comporte deux applications de pommade par semaine, faites avec le bout du doigt imprégné de pommade et une lotion d'eau avec une brosse douce, en ayant soin pour les deux d'écarter les cheveux pour arriver à la racine.

Ajoutons qu'elles rendent leur couleur primitive aux cheveux blanchis prématurément et qu'elles en retardent la décoloration. Les applications de pommade se font tous les deux jours, alternées avec des lotions quand les cheveux tombent beaucoup.

Du même chimiste, l'Elixir dentifrice vivifique pour la conservation des dents.

Un grand nombre de nos abonnées nous demandent de vouloir bien leur donner quelques renseignements sur les conditions et facilités offertes à ses acheteurs, par la maison Baudet, fabrication de pianos, dont nous avons souvent parlé dans notre journal. Nous nous sommes empressé de nous rendre à ses magasins, 18 et 20, rue Favart; là toutes les explications désirables nous ont été fournies sur cette maison de premier ordre. L'espace nous manque ici pour donner tous ces détails, attendu que les conditions varient naturellement, suivant l'importance et la nature de la demande; nous engageons nos lectrices à s'adresser directement à la rue Favart, 18 et 20, et par retour du courrier elles recevront toute satisfaction.

\*\*\*

Voici les chaussures d'hiver de la maison Kahn, 55, rue Montorgueil:

Botte czarine en drap fantaisie noir, à boutons, claque carrée en chevreau glacé, talon de cuir, doublure en flanelle blanche, 16 fr. 50, chaussure chaude et très habillée.

Botte drap noir à boutons, doublée d'un épais molleton blanc, claque carrée en maroquin, double semelle, 15 fr. 50, chaussure très chaude, de fatigue.

Chaussure de courses, botte veau mégis à boutons ou à lacets, double semelle, article de réclame valant 15 fr., vendu 9 fr. 90.

Nous recommandons particulièrement les articles pour fillettes, garçonnets et babies; ces articles sont les mêmes que ceux vendus dans les spécialités pour enfants voués, mais ils sont vendus à bien meilleur marché.

Demander le Catalogue illustré qui est envoyé franco.



## EXPLICATION DES ANNEXES

## GRAVURE DE MODES n° 4814

Modèles de M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

A partir du 13 janvier, 19, rue de la Paix.

**PREMIÈRE TOILETTE.** — Robe à longue traine en crêpon de l'Inde; tablier bordé d'une bande de plumes noires; petits drapés retenus sous des touffes de plumes fixées par un nœud en épinglé; relevés de la jupe maintenus par des touffes de plumes semblables; corsage drapé ouvert en biais sur une chemisette en tulle rose avec bord étroit de plumes; bretelles en plumes, terminées par un long effilé en perles de jais (1). — Coiffure en épinglé rose avec aigrette de plumes.

**DEUXIÈME TOILETTE.** — Robe en tulle bleu pâle sur transparent en soie légère de même nuance. La broderie est en soie blanche ou en cordonnet d'argent. — Corsage plat ouvert en pointe; revers et ceinture-basque brodés; plastron en taffetas, recouvert d'une draperie en tulle partant des épaules; un haut ruché, en tulle double, forme manche (voir la planche de patrons). — Coiffure en perles mélangées de rubans lamés d'argent.

## GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS, n° 4814 bis

Modèles de M<sup>me</sup> Gradoz, 67, rue de Provence.

**BAVAROISE.** — Jupe en cachemire; corsage en satin liseré d'un galon d'or; guimpe en organdi, à manche bouillonnée, avec haut parement en velours; bavette en velours remontant sur la guimpe (voir la planche de patrons). Tablier en taffetas ou satinette à rayures Pompadour; ceinture et cravate drapées en foulard, fermées par des agrafes en vieil argent. — Toque en loutre.

**STEEPLE-CHASE.** — Jupe en satin rayé; tunique en voile uni, relevée par une tête de cheval en nickelé; corsage en voile, traversé de barres en satin fermées par des fers à cheval également en nickelé. — Casquette-jockey en satin. — Bottes en veau verni à éperons nickelés.

**BRETON.** — Veste en drap liseré d'un passant en drap orange ou rouge; gilet orné de galons unis et galons brodés, boutons sequins (voir la planche de patrons). — Chemise bouffante. — Ceinture en cuir. — Chapeau en feutre, avec bourdaloue en galons de nuances variées. — Culotte bouffante en toile treillis. — Guêtres en cuir de Russie.

**BOURGEOISE HENRI II.** — Robe en satin garnie de velours, ouverte sur une jupe en brocard broché d'or; corsage-corset, à pointe, ouvert, lacé sur une chemisette en brocard à manche demi-longue et col Médicis doublé d'un haut plissé en dentelle; revers de la manche en dentelle à dents aiguës (2). — Chaperon carré, en velours. — Souliers en satin avec boucle.

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle verte, recevront ce patron le 16 janvier.

**LES CARTES.** — Jupe bordée de velours et tunique en cachemire ou en satinette avec appliques en satin représentant les couleurs; corsage plat, ouvert en cœur, bordé d'une grosse ruche en gaze; manche courte bouffante, avec un revers ayant comme applique l'un un trèfle, l'autre un pique. — Soulier en satin avec une applique en place de boucle. — Toquet en satin, bordé, sur le devant, d'un revers en velours brodé d'or; aigrette de cartes disposées en éventail.

## MODÈLE COLORIE

**LAMBREQUIN EN ÉTAMINE.** — Dessin vitrail, broderie en soie d'Alger sur étamine écru. Point Copte; les points sont faits en sens variés.

## CARTONNAGE

**PORTE-PHOTOGRAPHIE.** — Modèle à copier à l'aquarelle sur bois de Spa. Si l'on veut employer le modèle lui-même comme cadre, on enlèvera le rond blanc et l'on collera derrière trois bandes de carton d'un centimètre de largeur, une dans le bas et une de chaque côté pour caller la photographie; puis on collera un grand carton de la dimension du modèle, laissant également le haut ouvert.

## CALENDRIER

**CARNET-ÉVENTAIL.** — Calendrier.

## PREMIER ALBUM

Presse-papiers, fer à cheval. — G. Q. enlacés. — Encadrement point à la croix. — Costume de promenade. — A. M. enlacés. — Dessus de guéridon. — Dentelle au crochet. — Toilette de dîner. — Costume en vigogne. — E. L. enlacés. — Coin breton avec coussin Louis XIV. — Porte-photographie. — Petite dentelle au crochet en travers. — Buvard parisien, point de Hongrie. — Grande garniture, guipure Richelieu. — Entre-deux. — Porte-brosses. — Angèle. — Porte-montre, charpente. — Essuie-plume, tambourin. — Dessous de lampe en drap perforé. — Boîte écrite. — C. M. enlacés. — Jeanne. — Sachet à mouchoirs.

## FEUILLE I

1<sup>er</sup> CÔTÉ

CORSAJE DÉCOLLETÉ, 2<sup>e</sup> toilette (gravure n° 4814).  
TRACÉ DU DESSIN, DOSSIER ET MANCHETTE, fauteuil, iris d'Espagne, paru en décembre 1890.

2<sup>e</sup> CÔTÉ

CORSAJE DRAPÉ, costume en lainage, page 3 (album de janvier).

CORSELET ET GUIMPE, BAVAROISE, } gravure  
1<sup>re</sup> figure. } n° 4814 bis.  
VESTE, Breton, 3<sup>e</sup> figure.

## SOIXANTE-NEUVIÈME ANNÉE

## LE JOURNAL DES ENFANTS

PARAISANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS

Même administration que le « Journal des Demoiselles »

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX, DESSINS, GRAVURES, MODES POUR ENFANTS

PRIX, UN AN : FRANCE, 12 francs. — ÉTRANGER, 16 francs

Les abonnements partent d'un mois quelconque pour se terminer fin décembre. On s'abonne en envoyant par mandat de poste le prix proportionnel au nombre de numéros restant à publier, à l'ordre de M. Fernand Thiéry, directeur, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





4814

1<sup>er</sup> Janvier 1891

Imp. Falconer. Paris

# Journal des Demeurselles

48, Rue Vivienne, 48.

Costumes de M<sup>me</sup> GRADOZ, rue de Provence, 67









Imp. Falconer, Paris

4814 bis

1<sup>er</sup> Janvier 1891

## Journal des Dames

Modes de Paris

Rue Vivienne 48

Coiffures de Val de M<sup>me</sup> PELLETIER-VIDAL, 17, r. Dufhot Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE, 3, place du Châtelet Français  
 Etoffes en Foulard de la C<sup>ie</sup> DES INDES, 27, r. du 4-Septembre Parfumerie de la M<sup>on</sup> GUERLAIN, 15, r. de la Paix  
 Chaussures de la M<sup>on</sup> KAHN, 55 r. Montorgueil.

Ayuntamiento de Madrid



